

Π<sup>m</sup>  
4709



L  
E  
SU  
Q  
Neg  
n  
la  
B  
B  
PAD  
Che

LE SALUT  
DE  
L'EUROPE

CONSIDERE' DANS UN  
E'TAT DE CRISE,  
AVEC UN  
AVERTISSEMENT  
AUX ALLIEZ,  
SUR LES CONDITIONS  
DE PAIX

Que la France propose aujourd'huy.

*Neque Legati audiendi, neque Conditio-  
nes accipiendae sunt ab iis, qui per do-  
lum atque insidias, petitâ Pace, ultrò  
Bellum inferunt. Cæsar. lib. 4. de  
Bello Gall.*

PAR L'AUTEUR de la Réponse au  
Discours de Mr. de Rebenac.



A COLOGNE,  
Chez FELIX CONSTANT à l'Enseigne  
de l'Union couronnée. l' An 1695.



AVIS

AU

LECTEUR.

**C**E petit Discours auroit été be-  
 donné au public il y a deux so-  
 Mois, (car il a été achevé quin-  
 ze jours après que les secondes Propo-  
 sitions de Paix ont paru) sans une  
 contestation, qui est survenue sur le  
 sujet, dont il traite. On voit tous les  
 jours, que suivant les différentes  
 veues, dont un objet se presente à l'e-  
 sprit, il s'en forme aussi de différentes  
 Idées dans le jugement; & c'est ce  
 qui produit la diversité d'opinion,  
 d'où naît la dispute. Quelques-uns  
 ont trouvé à redire, qu'on yent et alé

les avantages de la Monarchie de  
 France, au préjudice des Etats, qui  
 sont en Guerre avec elle; de peur, (di-  
 soient-ils,) que la consideration du  
 danger, bien loin de reveiller le Cou-  
 rage des Alliez, ne servit plutôt à  
 l'abbattre par la crainte d'y succom-  
 ber: & il est certain, que cette rai-  
 son n'est pas sans fondement; car à  
 considerer ces avantages dans toute  
 leur étendue, il y a de quoy en conce-  
 voir de tres-vives apprehensions.  
 Mais on peut dire aussi, que plus le  
 mal est pressant, & plus le secours  
 doit être prompt; & que si l'Europe  
 se trouve aujourd'huy dans une Cri-  
 se, qui doit decider de son sort, il luy  
 est tres-important, de connoître la  
 malignité de sa maladie, afin qu'elle  
 entre d'autant plutôt dans la neces-  
 sité de se prevaloir du remede, que la

conjoncture d'une si puissante Ligue  
 luy presente, & qui est le seul capable  
 de la guerir, si elle y joint la constan-  
 ce, & des efforts proportionnez. On  
 n'a pas été surpris, que la France eut  
 fait sonner aussi haut, qu'il luy a été  
 possible, l'ambition de la Maison d'Au-  
 triche sous Charle V. & sous Philippe  
 II. parce que sa grande puissance pou-  
 voit alors donner de l'ombrage à tous  
 ses Voisins : Mais on auroit dû chan-  
 ger de sentiment à son égard sous les  
 Regnes suivans ; puis que la France  
 s'y est tellement élevée, que cette Au-  
 guste Maison a eu peine à se soutenir  
 contre la violence de ses attaques, &  
 de celles d'une infinité d'Ennemis,  
 qu'elle luy a suscitez : cependant on a  
 vû, que cette Couronne n'a pas laissé  
 de faire valoir ces vaines impressions  
 dans toutes les Cours, & cela par mil-  
 le

le  
 les  
 m  
 gr  
 les  
 da  
 tou  
 a e  
 ble  
 on  
 Ch  
 in  
 Co  
 où  
 da  
 ta  
 ta  
 ar  
 da  
 Li  
 for

le illusions, dont elle a tellement ébloüi les esprits, qu' en découvrant elle-même une ambition insatiable de s'aggrandir; & la poussant par les voyes les plus criminelles, & les plus scandaleuses, elle a sçû en faire réjaillir tout le blâme sur sa Rivale. Que s' il y a eu de l' injustice, & même de la foiblesse, de donner dans ces illusions, qui ont été si fatales au repos de toute la Chrétienté, peut-on concevoir sans indignation, qu' à present que cette Couronne se trouve dans une Guerre, où elle est entrée de gayeté de cœur, & dans laquelle elle soutient ses avantages avec tant d' éclat, & de réputation, elle ose recourir aux mêmes artifices en Italie, en Allemagne, & dans le Nort, afin de déconcerter une Ligue, que la justice & la nécessité ont formée contr' elle, & qui est la seule

A 3 source,

te Ligue  
capable  
constan-  
ez. On  
ance eut  
uy a été  
n d' Au-  
philippe  
ce pou-  
e à tous  
is chan-  
sous les  
France  
tte Au-  
ûtenir  
ues, &  
nemis,  
nt on a  
s laissé  
ressions  
ar mil-  
le

source, qui reste à l'Europe, pour se de-  
 livrer de ses fers. C'est pour détruire  
 ces artifices, que l'Auteur est entré  
 dans le dessein de cet ouvrage; &  
 comme il n'a eu en veüe que le bien  
 public, il espere de son Lecteur, qu'  
 il ne luy refusera pas une attention  
 particuliere sur les faits, & sur les  
 raisons, qu'il y allegue, & un jugement  
 equitable, & des-interessé, quant  
 à l'impression, qu'ils doivent faire  
 sur son esprit.





LE SALUT  
DE  
L'EUROPE  
CONSIDERE' DANS UN  
ESTAT DE CRISE.

**L**y auroit lieu de s'étonner, que la France propose la Paix au milieu de ses Victoires, si l'Histoire de ce Regne ne nous apprenoit par une funeste experience, que la Paix luy a plus servy à avancer ses Conquêtes, que la Guerre même. Ainsi ce sera merveille si quelque Autheur François ne nous fait un jour remarquer par une fausse plaisanterie à l'imitation de Cicéron, (a) que c'est à force de Paix, & de Ruptures, qu'elle sera enfin parvenue à la Mo-

A 4

nar-

(a) *Noster populus, Sociis defendendis, terrarum jam omnium potis est.* De Repub. 3. in fragm.

LE

narchie Universelle, ou l'on voit qu'elle tend à pleines voiles. Mais ce qu'il y a de plus outrageant dans sa conduite, c'est que non contente de violer tous les Traitez, elle ne fait plus d'invasion, qui ne soit accompagnée des cruautés les plus énormes; comme si après s'être mise au dessus de tout Droit divin, & humain, elle se croyoit autorisée à suivre impunement tous les mouvemens de fureur, & d'impieté, que son Genie luy inspire. Le fer, le feu, la profanation, & tout ce qui se peut imaginer de la licence la plus débordée du Soldat, y sont employez, pour ravager les Païs, où ses Armes peuvent penetrer. Nulle consideration pour l'âge, ni pour le sexe, nulle distinction pour aucune dignité ecclesiastique, ou seculiere, nul respect pour la sainteté des lieux, & pour ce qu'il y a de plus sacré dans la Religion. Rien ne doit demeurer en être, que ce qu'elle est seure de garder: de sorte  
que

que s' il y a une Paix à esperer avec elle, ce ne peut plus être que de celles, dont parle Tacite, (a) qui sont les suites malheureuses d' une desolation generale. Il seroit superflû d' entrer dans le detail de ces ravages, & de ces cruautez; tant à cause que les exemples en sont tout recens, que parce que le recit n' en pourroit donner qu' une Idée fort imparfaite. On y remarquera seulement, que si les effets en sont pernicieux, les consequences ne le sont pas moins, pour tous les Estats de l' Europe, & sur tout pour ceux, qui par leur situation y sont le plus exposez: car il ne s' agit pas icy des desordres suivis dans la chaleur de l' action, comme il en arrive dans toutes les Guerres: les Ordres de la Cour y ont été precis,

A 5

les

(a) *Auferre, trucidare, rapere falsis nominibus Imperium, atque ubi solitudinem fecerint, Pacem appellant.* Tac. Agric. 30. 7.

oit qu'  
ce qu'  
à con-  
violer  
d' in-  
ée des  
me si  
tout  
royoit  
t tous  
d' im-  
. Le  
out ce  
ace la  
nt em-  
où ses  
e con-  
sexe,  
lignité  
espect  
our ce  
ligion.  
que ce  
e forte  
que

les Generaux ont dû presider à l'execution ; & s' il y en a eu qui s' y soient relachez par l' indignité du crime , ils en ont été punis severement pour l' exemple. Ce qui marque en elle un dessein formé de diriger à l' avenir toutes ses Conquêtes sur les maximes des Nations les plus barbares.

Les Traitez de Westphalie, & des Pyrenées auroient dû borner l' Ambition de cette Couronne, si elle étoit capable de souffrir des bornes : car elle y obtint des avantages , aux quels toute l' Europe auroit dû s' opposer , & qui pour avoir été negligez luy ont attiré tous les maux , dont elle a été affligée depuis. Le Suntgaw , & le Landgraviat d' Alsace , qui luy furent cedez par le premier, avec les importantes Places de Brisac, & de Philipsbourg, non seulement avancerent sa frontiere jusqu' au Rhin ; mais même luy donnerent entrée en Suabe , & en Franconie. Les Cessions , quel' Espagne luy fit par

le

le second, furent encore plus considérables; car celle de Thionville, de Montmedy, & de Damvilliers luy ouvrit l'Archevêché de Treves, & le Duché de Luxembourg; celle d'Avenne, de Philippeville, de Landrecy, du Quesnoy, d'Arras, & de plus de deux tiers de l'Artois, de Graveline, & de plusieurs autres Places au Pays-Bas, la mirent à portée pour y continuer ses Conquêtes avec plus de vigueur, & de succès; & celle des Comtez de Roussillon & de Conflans, établit ses esperances sur l'Espagne même, qui luy fut ouverte par cet endroit.

Mais c'estoit trop peu pour cette Couronne, que d'avoir pris de tous côtez l'avantage de la Frontiere; (a)

A 6

(a) *Nunquam improbe spei datur quod satis est: majora enim cupimus, quò majora venerint: ut flammæ infinita vis acrior est, quò ex majore incendio emicuit.* Senec. de Benef.

...exe-  
...soient  
...e, ils  
...our l'  
...lle un  
...venir  
...ximes  
...esPy-  
...bition  
...apab-  
...y ob-  
...toute  
...qui  
...attiré  
...ffligée  
...adgra-  
...ez par  
...Places  
...n feu-  
...e jus-  
...onne-  
...conie.  
...fir par  
...le

l'ambition d'acquiescer luy fit trouver  
 du degout dans le plaisir de l'acquis; &  
 comme elle a toujours conservé depuis  
 le Regne de François I. un dessein for-  
 mé sur l'Empire, ce luy fut assez, d'y  
 avoir les deux passages, que je viens  
 de dire, pour y diriger dès lors toutes  
 ses veües. Cependant il luy estoit  
 dangereux de les decouvrir si tôt: car  
 si quelques uns des principaux Mem-  
 bres, qui le composent, s'accommo-  
 doient de son voisinage, pour avoir ses  
 secours à la main, en cas qu'il prît envie  
 a l'Empereur d'attenter à leurs Privile-  
 ges, aucun n'avoit interet de tomber  
 sous sa domination, dont on connois-  
 soit assez la rigueur, & la violence.  
 C'est pourquoy il fallut commencer  
 par les Pais-Bas, dont la Conquête luy  
 paroissoit plus facile, & de moins d'é-  
 clat; & c'est ce qui a donné lieu aux di-  
 verses invasions, qu'elle y a faites. Or  
 affin d'acheminer en même temps son  
 grand dessein, elle recommença à cher-  
 cher

cher de tous côtez des Eñemis à l'Empereur, & à conspirer sa perte par les voyes les plus noires, & les plus detestables: ce fut dans cette vûë qu'elle entra dans toutes les conjurations, qui se firent contre sa persone, qu'elle luy suscita des Rebellions en Hongrie, & qu'elle redoubla ses instigations à la Porte, pour l'obliger à rompre avec luy. On a vû dans cette derniere Guerre les plus funestes effets de toutes ces trames; & s'il a plû à Dieu de les confondre, on ne laisse pas d'y reconnoître, qu'il n'a pas tenu à elle que la Hongrie, & partie de l'Empire ne fut presentement entre les mains des Infideles, dans la seule vuë de s'emparer du reste.

Puisque je suis sur les infractions de cette Couronne, je ne puis m'empêcher de toucher celles, qui ont fait le plus d'éclat de puis le Traité des Pyrenées, afin de faire voir par les motifs, dont elle s'est servie, combien ses ar-

fices, & les maximes font dangereuses au repos de toute l'Europe. A peine ce Traité fut il conclû, qu'elle se mit en devoir de secourir le Duc de Bragançe, qu'elle avoit incité, & assisté à usurper la Couronne de Portugal; quoy qu'elle y eut promis solennellement le contraire, & qu'en cette consideration elle y eut obtenu de plus grands avantages. Le Maréchal de Turenne se trouva apparenté avec la prétendue Reyne, & ce fut un pretexte, pour faire passer peu après le Comte de Schomberg avec des Troupes: ce qui fit échoüer tous les projets de la Couronne d'Espagne: (a) On n'avoit pû, disoit-on, refuser ces Troupes aux prieres, & aux services du Maréchal. Ce ne fut pas assez; les Pais Bas jouïssent de la douceur d'une profō-

(a) *Perfidus nunquam causa deficiet, cur pactis non stent.* Livius lib. 9. dec. 1.



de Paix, & le Roy d'Espagne étoit en minorité, & le Gouvernement defuny par les factions de Don Jean d'Autriche: autre conjoncture pour elle de signaler sa mauvaise foy; elle leve une puissante Armée, elle l'exerce & sur les ombrages, qu'on en prend à Madrid, & à Rome, elle y fait protester par ses Ambassadeurs qu'elle n'a aucun dessein sur les Estats du Roy d'Espagne. On se repose sur des assurances positives, puis dans le tems, que toute l'Europe est à deviner sur qui doit tomber cet orage, on le voit fondre tout à coup sur les Pays-Bas, & y porter de tous cotez la terreur, & la desolation. Mais on avoit tort, selon le Manifeste, de considerer cette invasion comme une rupture: (a) le Brabant estoit devolu à la Reine de France suivant une Loy du Pays, qui en a jugé la propriété à l'

(a) *Et semper aliquam fraudi speciem Juris imponunt. Idem, Ibid.*

ereuses  
A peine  
se mit  
de Bra-  
assisté à  
tugal;  
nelle-  
e con-  
e plus  
de Tu-  
la pre-  
texte,  
Comte  
es: ce  
s de la  
n avoit  
roupes  
Maré-  
ais Bas  
profō-  
de  
a defi-  
Livius

à l'Ainé des Enfans, & le reste du Pays-Bas estoit une dependance. On eût beau refuter par une responce l'injustice, & l'indignité de la pretension, la force luy tint lieu de Droit; & sans les Lignes, qu'elle vit se former de toutes parts, pour arrêter le cours impetueux de ses Conquêtes, elle n'auroit jamais consenti à la Paix; cependant les conditions en furent telles, que retenant plusieurs grandes Places, qui avoient servy auparavant de Frontiere, il luy à été fort aisé, depuis d'y continüer les Progrez, que nous avons vüs.

Les avantages, que la France acquit par ce Traité, qui fut celuy d'Aix la Chapelle, luy firent prendre l'essor, pour passer à des entreprises plus éclatantes, & plus difficiles: (a) car ayant reconu, que ses Conquetes aux Pays-Bas avoient extremement allarmé les

Pro-

(a) *Nova siti ad alia aliâq; properant.* Plut. in Pirrho.

Provinces Unies, & qu'elles ne man-  
 queroient pas de s'opposer à toute in-  
 vasion, qu'elle se mit en tête de les pre-  
 venir en les attaquant elles mêmes.  
 Ces Provinces étoient toujourns demeu-  
 ré fideles dans son Alliance depuis leur  
 soulèvement contre l'Espagne, & luy  
 avoient même servi tresutilement à  
 abaisser la puissance de cette Monar-  
 chie, par les longues diversions, qu'el-  
 les avoient faites de ses forces par ter-  
 re, & par mer, dont elle avoit recueil-  
 li tout le fruit. Mais il n'y eut aucu-  
 ne consideration, qui pût arrêter ses  
 pernicious desseins; ces mêmes Pro-  
 vinces l'avoient mise en état de leur  
 faire du mal, & c'étoit une raison assez  
 forte pour leur en faire. Ainsi après  
 avoir engagé le Roy d'Angleterre,  
 l'Electeur de Cologne, & l'Evêque de  
 Munster dans cette entreprise, & s'être  
 emparée par précaution de la Lorraine,  
 afin de rien laisser en arriere, qui pût  
 l'inquieter, on la vit fondre avec toutes  
 ses

reste du  
 e. On  
 nse l'in-  
 nsion, la  
 sans les  
 e toutes  
 petüeux  
 e jamais  
 es con-  
 etenant  
 avoient  
 , il luy  
 ntinüer  
 is.

e acquit  
 l'Aix la  
 l'effor,  
 us écla-  
 r ayant  
 x Pays-  
 rmé les  
 Pro-  
 g. pro-

ses forces sur ces Provinces; & le suc-  
 cez en fut tel, que si le Roy d'Angle-  
 terre ne se fut relaché secretement, &  
 s'il ne leur fut venu des secours des  
 Pays-Bas Espagnols & de l'Empire, elle  
 auroit achevé de les terrasser; car les  
 intelligences, qu'elle avoit au dedans,  
 ne contribuoiert pas moins à leur per-  
 te, que la prosperité de ses Armes.  
 Enfin la fortune s'étant changée par les  
 diversions; qui se firent en leur faveur,  
 & la France voyant de l'impossibilité à  
 y garder ses Conquêtes; on la vit chan-  
 ger tout à coup de batterie, & passant  
 des plus cruelles hostilitéz aux plus  
 tendres caresses, se faire un merite en-  
 vers elles de les leur restituer toutes  
 en un jour, afin de tourner toutes ses  
 Forces sur les Pays Bas Espagnols, où  
 il y en avoit à faire de plus utiles à l'E-  
 stat. Cette Guerre, où l'Empereur,  
 le Roy d'Espagne, les deux Couron-  
 nes du Nort, & plusieurs Princes de  
 l'Empire intervinrent, auroit sans dou-  
 te

re incommodé la France, à qui la par-  
 tie étoit devenuë inégale, si elle ne se  
 fut prévaluë de divers artifices, pour  
 déconcerter l'Harmonie de la Ligue.  
 Elle avoit trompé l'Angleterre dès le  
 commencement de la Guerre, en ce  
 que s'étant obligée par Traité à luy  
 ceder les Places Maritimes de Hollan-  
 de, & de Zelande, elle dirigea tous ses  
 desseins aux conquêtes de terre, parce  
 qu'elles luy devoient rester: & com-  
 me si ce n'eût pas été assez, pour faire  
 entrer cette Couronne en soupçon de  
 ses veües, elle s'étoit mise en état de  
 tourner ses secours à sa propre perte:  
 car au lieu que la Flotte, qui étoit join-  
 te à celle d'Angleterre, pour combat-  
 tre celle de Hollande, devoit être prin-  
 cipale dans l'action, elle prit le large,  
 & les laissa entrebattre à loisir; d'où  
 l'on connût manifestement, qu'elle  
 ne songeoit, qu'à ruiner les forces ma-  
 ritimes des deux Nations, afin de de-  
 venir Dominante sur mer, comé elle l'  
 étoit

le suc-  
 Angle-  
 ent, &  
 urs des  
 re, elle  
 car les  
 dedans,  
 ur per-  
 Armes.  
 par les  
 faveur,  
 bilité à  
 t chan-  
 passant  
 x plus  
 ite en-  
 toutes  
 tes ses  
 ols, où  
 s à l'E-  
 ereur,  
 ouron-  
 nces de  
 as dou-  
 te

étoit déjà sur terre. Ce trait de perfidie aigrit extrêmement les Anglois, & il eut été facile de les porter dans cette chaleur à rompre avec elle, si ceux, qui moyennoient la Paix entre ces deux Puissances, eussent secondé leur animosité. Enfin la Paix s'étant faite entre elles, & Charles II. s'étant rendu Mediateur de celle, qui étoit à faire entre la France, & les Alliez; cette Couronne, qui l'avoit engagé de longue main dans ses Interêts, & qui le gouvernoit par les voyes que tout le monde sçait, fit un Traité secret avec luy, par lequel elle s'obligeoit à luy payer dix-huit millions de livres, pourvû qu'il luy procurât une Paix avantageuse, suivant les Conditions dont on étoit convenu; & c'est ce qui a paru depuis par les Negociations de Milord Montaigu, pour lors Ambassadeur en France, dont les Actes en Originaux ont été découverts, & leus dans la Chambre Basse du Parlement d'Angleterre: mais la France

ce

ce ayant porté dans la suite de la Guerre les Hollandois à une Paix séparée, elle ne voulut pas seulement entrer en paiement du premier quartier de cette somme, alleguant que c'étoit aux Hollandois, & non à luy, qu'elle avoit l'obligation de ses avantages; & c'est ce qui picqua tellement ce Prince, qu'il envoya d'abord ordre à ses Troupes de se joindre au Prince d'Orange pour le secours de Mons, qui étoit aux abois, comme en effet elles se mirent aussitôt en marche pour cette execution, quoy qu'elles n'y fussent pas venues à rems. Cependant le Traité particulier de la France, & de la Hollande, étoit conclû, & signé, & ce fut ce qui acheva de broüiller les Alliez. On étoit assemblé pour la Paix à Nimegue, où chaque Puissance qui y avoit part, avoit ses Ministres: or comē les divers interêts, qui avoient formé la Ligue, y avoient aussi formé la diversité des Pretensions, il luy fut aisé en traitant se-  
pa-

e perfi-  
ois, &  
as cette  
x, qui  
s deux  
animo-  
e entr'  
du Me-  
e entre  
ouron-  
e main  
vernoit  
e sçait,  
lequel  
x-huit  
il luy  
e, sui-  
it con-  
uis par  
ntaigu,  
e, dont  
décou-  
Basse du  
a Fran-  
ce

parément avec les uns, & les autres, de semer entre eux la défiance: ainsi tandis que chacun d'eux travailloit à tirer à soy l'avantage du Traité, tous tomberent dans la necessité de se relâcher, de peur d'être prévenus: de sorte que s'étant renduë Maîtreſſe des Conditions, par cette voye, il fallut se contenter de celles, qu'il luy plût de donner; au lieu que si l'on se fût tenu ferme, & uni, elle auroit peutêtre été contrainte d'accepter, celles qu'on luy auroit voulu prescrire. Et c'est ce qui doit servir de leçon pour toute Negotiation, où l'on entrera desormais avec cette Couronne, sur tout lors que tant de Parties y devront intervenir.

Mais ce mal ne fut rien en comparaison de ceux qui en resulterent: car la France se trouvant par cet heureux succez au comble de ses esperances, il n'y eût point d'endroit à portée, qui ne dût éprouver les funestes effets de sa violence, & de son ambition, Le  
 Roy



Roy d'Angleterre étoit dans ses Interêts; les Provinces Unies lassées de la Guerre & épuisées; l'Espagne dans l'abbattement aux Pays-Bas; l'Electeur de Brandebourg, & plusieurs Princes de l'Empire mécontents; l'Empereur occupé dans les Revoltes d'Hongrie, & à la veille de se voir engagé dans une Guerre avec le Turc, à quoy elle travailloit par ses instigations à la Porte: de sorte qu'il sembloit pour lors que tout conspirât à son aggrandissement: (a) Aussi ne manqua-t-elle pas de se prévaloir de la conjoncture; car il est certain, qu'elle y fit plus de conquêtes, qu'elle n'auroit peut-être fait en dix ans de Guerre ouverte. Je ne m'étendray point icy sur le détail de toutes ses usurpations, ni à en faire voir l'injustice, & l'indignité parce que d'autres

B

(a) *Fortuna vis licentiam nata, perniciose libidine mortales agit.*  
Aurel. Victor de Cæs.

autres, de  
insi tan-  
oit à tirer  
ous tom-  
elâcher,  
orte que  
Condi-  
t se con-  
de don-  
enu fer-  
été con-  
on luy  
st ce qui  
e Nego-  
mais avec  
que tant  
r.  
compa-  
ent: car  
heureux  
ances, il  
tée, qui  
effets de  
on, Le  
Roy

autres l'ont fait avant moy : il suffit de faire remarquer icy, que l'usurpation y fut si generale, & si autorisée, qu'il n'y eût personne dans le Royaume, qui ne voulut s'y signaler. Les Gens de Plume s'y distinguèrent par mille inventions monstrueuses de chicane, & de violence, qui parurent sous le nom de Dependances, & de Reunions; en quoi ils se porterent si vaillamment, ou pour mieux dire avec tant d'insolence qu'ils firent taire toutes les Loix anciennes, & nouvelles; & c'est ce qu'on y appelle encore aujourd'hui par excellence les conquêtes du Parlement de Metz. Les Gens d'Eglise firent encore plus à mon avis; car pour faire quelque chose d'eclatant dans leur propre Sphère, ils attenterent, l'Archevêque de Paris à leur tête, sur les Droits du S. Siege, & de l'Eglise, pour les sacrifier à la vanité du Gouvernement; & c'étoit tout ce que l'on pouvoit attendre d'eux en fait de conquête.

suffit de  
 urpation  
 ée, qu'il  
 oyaume,  
 Les Gens  
 ar mille  
 chicane,  
 sous le  
 unions;  
 mment,  
 at d'in-  
 tes les  
 & c' est  
 rd' huy  
 i Parle-  
 Eglise  
 ar pour  
 nt dans  
 rent, l'  
 te, sur  
 Eglise,  
 u Gou-  
 ue l'on  
 de con-  
 quête.

quête. Ensuite que ne pourroit-on  
 pas dire icy de ses Hauteurs, & de ses  
 Violences dans ce tems de petulance,  
 & de rapine; Amis, Alliez, Ennemis,  
 tout y fut traité de meme; & s'il y eût  
 de la distinction ce ne fut que par la  
 difficulté de nuire, ou par la crainte du  
 retour. On ne scauroit reflechir sans  
 horreur sur l'énormité du procedé, qu'  
 elle y tint à l'égard du Pape Innocent  
 XI; car il n'y eut jamais de persecu-  
 tion ni plus atroce, ni plus scandaleuse:  
 ce Saint Pape fournissoit des secours à  
 l'Empereur, & à ses Alliez contre les  
 Infidels, & c' estoit son crime: mais de  
 quoy n'est elle pas capable, lors que  
 libre de toute crainte, elle mesure son  
 droit par sa puissance; on ne peut  
 mieux le concevoir que par ces paroles  
 de Jornandes (a) *Optat mundi gene-  
 rale habere servitium, causas praelii  
 non requirit, sed quidquid commi-  
 serit,*

B 2

(a) *Lib. de rebus Get.*

*serit; hōc putat esse legitimum. Ambitum suum brachio metitur, superbiā licentiam satiat, jus fasque contemnens, hostem se exhibet naturæ cunctorum.* Telle est la France en peu de mots, & telle sera-t-elle aussi longtêms, que la fortune lui sera favorable.

Enfin ce ne fut pas assez à cette Couronne d'avoir pillé, & saccagé partie des Pays-Bas, d'avoir usurpé tous les Fiefs d'Empire, qui s'étoient trouvez de sa convenance le long du Rhin, & de la Moselle, de s'être mise en possession de Casal qui lui auroit esté disputé en têmes de Guerre, comme étant de si grande consequence à toute l'Italie, de s'être emparée de Strasbourg par intelligence, & d'avoir pris Luxembourg de vive force; Places dont l'importance est si connue: ny aussi que l'Empire pour venir à une Treve avec elle, comme elle l'en avoit recherché,  
luy

luy eut cédé la jouïſſance pour vint ans de ces deux dernieres Places, & de tout ce qu'elle avoit uſurpé ſur ſes terres depuis le Traité de Nimegue; ny enfin que pour l'obliger d'avantage à obſerver cette Treve, il lui eut laïſſé bâtir des Fortereſſes dans les endroits les plus propres pour s'en aſſurer la propriété, quoy qu'à ſon prejudice, & contre la teneur du nouveau Traité. Les Turcs, que les Armes Imperiales avoient repouſſez juſque ſous le Canon de Belgrade, ſe plaignent de ce qu'elle les a abandonnés, & luy repreſentent que, ſ'ils viennent à perdre cette Place, ils feront contraints de faire la Paix avec l'Empereur, pour ſauver le reſte de leur Empire, qui ſeroit decouvert juſqu'à Conſtantinople. D'abord l'allarme ſe répand à la Cour, on preſſe les nouvelles Fortifications, on remplit les Magazins, on fait marcher les Troupes en toute diligence vers le Rhin, & l'on n'apprend pas plutôſt la

Am-  
r, ſu-  
faſque  
bet na-

France  
le auſſi  
era fa-

e Cou-  
partie  
ous les  
rouvez  
in, &  
poſſeſ-  
diſpu-  
tant de  
Italie,  
g par  
uxem-  
t l'im-  
que l'  
e avec  
erché,  
luy

prise de Belgrade, que voilà Philipsbourg assiégé, & tous les Pays voisins abandonnez au feu, & au pillage: je ne m'étendray pas davantage sur les suites, puisque j'en ay parlé auparavant.

Tels ont esté les fruits du malheureux Traité de Nimegue; d'où l'on peut connoître que, de la maniere dont la France sçait se prevaloir de toute occasion de s'aggrandir, il n'en faudroit plus qu'un de cette trempe, pour la mettre au comble de ses souhaits. Mais de toutes ses invasions il n'y en a point eu à mon avis, de plus indigne, ny de plus scandaleuse, que la dernière; rompre de gayeté de cœur une Treve avec l'Empereur, & l'Empire, qu'elle avoit recherchée elle même, & dont elle avoit tiré de si grands avantages; la rompre pour profiter de l'eloignement des Troupes Imperiales, qui étoient occupées au fond de la Hongrie, contre l'Ennemy du Nom Chrétien, & pour satisfaire en

même

même têmes à ses engagements avec ce-  
 luy cy, qu' elle vouloit tirer du preci-  
 pice; sacrifier par cette Rupture un  
 Roy Catholique, qui lui étoit devoüé,  
 & qu' elle voyoit à la veille de succom-  
 ber à un soulèvement general en haine  
 de sa Religion, & de son Alliance avec  
 elle; puis laisser échaper l' occasion,  
 qu' elle a eu en main pendant six mois  
 de têmes de le rétablir sur le Trône,  
 avant que le Prince d' Orange y eut été  
 placé, pour ne pas perdre celle de con-  
 tinuer ces Conquêtes: c' est une con-  
 duite que les Historiens de France ne  
 justifieront jamais, quelque tour qu' ils  
 luy puissent donner; du moins, toute  
 ambition à part, quand il n' y auroit  
 que le blâme d' avoir preferé le salut  
 des Infidels à celui du Roy Jacques, c'  
 est ce qui ne se peut sauver par aucune  
 raison legitime. Il y auroit plusieurs  
 autres circonstances aggravantes à ajoû-  
 ter icy, pour faire mieux connoître l'  
 indignité du fait: mais comme on en a

déjà parlé dans un Imprimé, qui a servi de Response à un Discours tenu au Pape, il y a deux Ans, par Monf. de Rebenac, j' y renvoyeray le Lecteur.

Ces continuelles infractions de Paix, & les cruautéz, dont les invasions ont été suivies, font voir à l'œil, qu' il n' y a plus aucune seureté à traiter avec la France, (a) à moins que les Traitez ne soient tels, qu' ils donnent des bornes à son ambition; & c' est ce qui fait la difficulté: car si les cinq precedens n' ont servy qu' à la mettre plus en état d' usurper sur ses Voisins, ce seroit se tromper que d' esperer du changement dans le sixième; à quoy l' on doit encore ajoûter cette consideration, qu' ayant reconnu ses forces dans cette Guerre, elle y gardera moins de mesures que jamais. Tout le monde auroit

(a) *Quæis nec ara, nec fides, nec  
ulla firma pæctio est.* Aristoph.  
Achar.



auroit crû, qu'elle s'exposoit à la perte en rompant avec l'Empereur, & l'Empire, en s'attirant subsecutivement la Guerre avec l'Espagne, & en la declarant aux Provinces Unies, à l'Angleterre, & au Duc de Savoye, afin d'allarmer en même tems l'Italie; comme si elle eut voulu tourner à sa gloire de faire un deffy si general, & si public aux Puissances les plus redoutables de l'Europe: cependant les evenemens ont fait voir, qu'il n'y avoit point de temerité dans cette entreprise, puis qu'il ne s'est point passé de campagne, où elle ne leurs ayt pris de grandes Places, & où elle n'ayt remporté sur eux quelque Victoire. On n'a pû connoître jusques où s'étend la grandeur de ses Forces que par cet endroit, & c'est même un bonheur pour toute l'Europe, qu'on ayt appris à le connoître dans un tems, où on peut encore l'abbaisser; si l'on veut se prevaloir de ses avantages. Or afin que l'

B 5

on

on puisse mieux concevoir la necessité de cet abbaissement, il est à propos de faire voir en abbregé, quels sont ses avantages sur tous les Estats, qui y sont le plus interessez ; d'où l'on pourra juger, que si l'on n'y fait les derniers efforts dans cette Guerre, rien ne la pourra plus empêcher de parvenir à la Monarchie Universelle.

Quelque grande Idée, que l'Histoire des Siecles passez, & l'experience du present, nous ayent donné de la puissance de la Monarchie de France, on ne scauroit la concevoir juste, si l'on ne considere avec attention toutes les raisons, qui y servent de fondement: car il y a à remarquer, non seulement une solidité de consistance, qui la rend inébranlable à toutes les attaques du dehors, mais même un principe d'accroissement, qui la porte par degrez à une elevation, que tout le monde doit apprehender: laissant donc à part tout ce qu'il y auroit à dire sur l'avantage  
de

de sa situation, sur la fertilité de son terroir, & sur le genie de la Nation, comme une chose, dont il y a peu de gens qui ne soient informez; je feray seulement observer icy, qu'il n'y a point eu de Monarchie, qui ayt souffert des secousses plus violentes, & plus frequentes, que celle là; ny qui s'en soit tirée avec plus de bonheur, & d'avantage; & c'est ce qui doit convaincre tout le monde de l'excellence de sa constitution; en effet à peine s'est elle tirée d'un desordre interieur, qu'elle a pris plus de lustre au dedans, & au dehors; semblable à ces Corps d'une complexion solide, & vigoureuse, où la violence du mal ne sert qu'à reveiller les forces de la nature, & à leurs donner plus de mouvement pour le dissiper. Je n'en rapporteray icy que quelques exēples tirez des trois derniers Siecles de son Histoire, comme ayant plus de rapport au fait, dont il s'agit icy.

Il n'y avoit personne, qui ne crût

cette Monarchie toute prête à tomber, lorsque le Roy Jean fut pris par les Anglois à la Bataille de Poitiers : ceux-cy maîtres de la Campagne, & en possession de la Guyenne depuis longtems; le Roy de Navarre d'intelligence avec eux; & la Capitale du Royaume revoltée contre le Daufin : cependant les Anglois ne s'étant pas prévalus de leur Victoire, contens de l'honneur du Triomphe, & Paris étant rentré dans l'obeissance, elle se retablit en tres-peu de têmes. Le Roy Jean fut relaché par le Traité de Bretigni; & Charle V. son Fils & son Successeur se rendit lui même si redoutable aux Anglois, qu'il les repoussa jusqu'aux portes de Bourdau.

La Monarchie se trouva dans un danger beaucoup plus grand sous le Regne de Charle VI. car ce Prince étant tombé en frenesie, les querelles particulieres des Ducsd'Orleans, & de Bourgogne y allumerent un feu, qui pensa

pensa la consommer. Le dernier ayant  
 fait assassiner le Duc d'Orleans, &  
 ayant este assassiné en suite par ordre  
 du Daufin, Philippe son Fils remit tou-  
 tes les Places de sa faction entre les  
 mains des Anglois ; & la Reyne qui  
 gouvernoit l'Etat, picquée contre le  
 Daufin son Fils, en hayne de cet assas-  
 sinat, le fit desheriter en plein Parle-  
 ment, & declarer le Roy d'Angleterre  
 (à qui elle avoit donné sa Fille) Heri-  
 tier de la Couronne. Une revolution  
 si generale, & si autorisée ne laissoit  
 plus d'esperance au Daufin, que les  
 Anglois appelloient par mépris le Roy  
 de Bourges, parce qu'il n'y avoit que  
 cette Ville, qui lui fut demeuré fidele.  
 Mais admirons icy le bonheur de la  
 Monarchie ! Dans le têmes que le Roy  
 d'Angleterre se croyoit le plus seur de  
 la succession, une Fille connue dans l'  
 Histoire sous le Nom de Pucelle d'Or-  
 leans, & que le Ciel avoit sans doute  
 suscitée, se presente au Daufin, le ras-  
 sûre,

sûre, le conduit à Rheims malgré toutes les oppositions des Anglois, l'y fait couronner, & l'établit sur le Trône; & ce qui est encore plus surprenant, c'est que ce Prince poussa depuis si loin ses Victoires, qu'il chassa les Anglois du Royaume, où il ne leurs resta plus de leurs anciennes Conquêtes, que la seule Ville de Calais.

Je ne diray rien icy des Guerres Civiles, qu'il y eut sous Louïs XI. & qui causerent tant de desordres dans le Royaume: le bien public en fut le pretexte, & l'ambition des Ducs de Bourgogne, de Bretagne, & de Berry la cause veritable: mais comme il est malaisé de faire valoir aux Peuples un pretexte de bien, lors que les desordres de la Guerre ne leurs presentent, que la realité d'un mal, il s'en tira heureusement; & ayant trouvé moyen d'abbaisser par ses pratiques tous les Grands, qui faisoient ombre à l'autorité Royale, il mit Charle VIII. son Fils en état d'en-

tre-

treprendre des Conquêtes au dehors. Ce qui fait voir, que cette Monarchie n'a pas esté plutôt tranquille au dedans, qu'elle a commencé à se rendre redoutable à ses voisins. En effet le Regne de Charles VIII., & ceux de Louïs VII., & de François I. qui le suivirent, se passerent tous en des Guerres étangeres; il n'y en avoit point au dedans, (a) & il en falloit à l'Estat, pour occuper la petulance de la Nation, qui a besoin de frequentes seignées. Cette raison ne s'est que trop verifiée dans la suite; car elle est passée en maxime fondamentale, & c'est ce qui a causé, & causera toujours tous les maux de l'Europe.

La defaite, & la prise de François I. devant Pavie, fut une nouvelle secousse pour la Monarchie: mais si les premieres l'avoient si peu ebranlé, celle cy le fit

(a) *Nulla magna Civitas diu quiescere potest, si foris Hostem non habet, domi inveniet.* Livius. 30. 44. 6.

Et encore moins : car le Royaume étant  
 tranquille, & l'authorité Royale mieux  
 affermie, que sous les Regnes prece-  
 dens, elle étoit en état de parer à toutes  
 les attaques du dehors. Ce qu' il y a à  
 remarquer icy est, que l' Empereur  
 Charles V. ne tira qu' un fruit fort  
 mediocre de cette grande Victoire,  
 quoy que sa puissance fut formidable;  
 & unie; comme ayant joint la Dignité  
 Imperiale à la Couronne d' Espagne,  
 avec tous les Estats qui en dependent,  
 & étant d' ailleurs un des plus grands  
 Capitaines de son têmes: car outre que  
 la France demeura en son entier, Fran-  
 çois II. ne fut pas plutôt relaché, qu' il  
 recommença la Guerre contre luy plus  
 vigoureusement qu' il n' avoit encore  
 fait; & ayant scû attirer dans son party  
 le Pape, les Princes d' Italie, le Roy d'  
 Angleterre, & le Grand Seigneur,  
 même; il luy causa tant de traverses,  
 que la fortune de ce grand Empereur  
 commença à chanceler. Les Estats de l'  
 Europe



Europe suivoient en ce têmes là leur véritable interêt, qui étoit de tenir l'équilibre entre la Maison d'Autriche, & celle de France, qui étoient les deux Dominantes; & c'est ce qui faisoit leur seureté: heureux s'ils ne s'étoient pas si fort relâchez dans la suite, en faveur de la dernière.

Les Guerres Civiles, qui s'allumèrent en France sous le Regne de François II., & qui durèrent sous ceux de Charles IX., de Henry III., & une bonne partie de celui de Henry IV., ne furent pas moins pernicieuses à l'Estat, que s'il eut esté en proye aux Nations étrangères. Le Royaume se trouvoit partagé en deux partis, dont les avantages étoient presque egaux; l'un des Catholiques, que les Roys souûtenoient sous la direction des Princes de la Maison de Lorraine; & l'autre des Huguenots, dont le Roy de Navarre, & le Prince de Condé étoient les Chefs. Or comme il n'y a point de pretexte, ny plus

plus plausible, ni plus efficace pour exciter les Peuples, que celuy de la Religion, l'on ne vit dans ces longues Guerres que Batailles, que Massacres, que prises, & reprises de Villes, & que saccagemens de Provinces. Enfin l'Espagne y étant intervenüe après la mort de Henry III., pour empêcher, que la Couronne ne tombât entre les mains du Roy de Navarre, qui étoit Huguenot, & Chef du party; & ce Prince, qui y avoit droit, considerant, qu'il n'y avoit autre moyen d'y parvenir, qu'en se faisant Catholique; il n'eût pas plutôt abjuré son Heresie, que les deux Partis se rangerent à son obeissance; ce qui changea tellement la face de la Monarchie, qu'elle commença dès lors à devenir redoutable à tous les Voisins.

En effet Henry IV. ne fut pas plutôt paisible sur le Trone, qu'il reprit toutes les brisées de François I; la Maison d'Autriche luy étoit en veüe, tant à cause

cause de sa puissance, qui balançoit la  
 sienne, que parce qu'il ne pouvoit s'  
 aggrandir, que sur ses debris; & ce fut  
 ce qui luy fit concevoir le dessein chy-  
 merique de sa Republique Chrétien-  
 ne: car ayant partagé dans son Idée  
 toute l'Europe en quinze parties pres-  
 ques égales, qui devoient former cha-  
 cune un Estat séparé; la part, qu'il luy  
 laissoit, se trouvoit reduite au seul Con-  
 tinent d'Espagne. Or affin d'encoura-  
 ger toutes les Puissances, qui devoient  
 profiter de ce Partage, à se joindre à  
 luy pour l'execution, il mit sur pied  
 une Armée de cinquante mil hommes,  
 avec un fond de cinquante millions  
 pour les premiers fraix de la Guerre;  
 mais sa mort fit echoüer ce Projet aussi  
 injuste, que ridicule. Je ne me suis ar-  
 reté sur cet endroit, que pour faire voir  
 qu'il en est de la France, comme de la  
 Salamandre; car si celle cy se nourrit  
 dans le feu, l'autre s'epure, & se ren-  
 force par la Guerre, avec qui cet éle-  
 ment

pour  
 la Re-  
 ongues  
 lacres,  
 & que  
 nfin l'  
 rés la  
 écher,  
 tre les  
 i étoit  
 & ce  
 erant,  
 y par-  
 ue; il  
 erefie,  
 à son  
 ment la  
 com-  
 table à  
 plutôt  
 it tou-  
 Mailon  
 tant à  
 cause

ment a tant de rapport. Tout autre Royaume auroit eu besoin de repos après de si longues, & de si rudes agitations; mais ce qui est propre à d'autres, est contraire à celuy cy; la Nation s'étoit aguerrie dans les Guerres Civiles, il y avoit quantité d'humeurs emües dans le Royaume, qui se feroient fermentées dans le repos; ainsi l'evacuation étant necessaire, elle ne se pouvoit faire plus utilement pour l'Estat, que par une Guerre étrangere. (a) C'est dans le même esprit, que l'Amiral de Coligny avoit pris la liberté de dire au Roy Charles IX., qui ne vouloit pas se broüiller ouvertement avec l'Espagne, que s'il ne faisoit la Guerre à cette Couronne, il la luy feroit luy même: il parloit au nom des Huguenots, dont il étoit Chef, & il étoit homme à tenir sa parole.

(a) *Milites spargi per Provincias, & Bello externo alligari, pars consilii pacisque sit.* Tac. Hist. 3. 46.

Je finis ces remarques par les broüilleries, qu' il y eut en France sous le Regne de Loüis XIII., car c' est sous celuy cy que la Monarchie a commencé à se rendre si redoutable par sa puissance, & par ses Conquêtes au dehors. On peut dire, qu' il y a eu peu de Regnes plus troublez que celuy cy; le soulèvement des Princes du Sang, & des grands du Royaume, contre la faveur du Marechal d' Ancre, y suscita la premiere Guerre intestine; & celle cy ne fut pas plutôt esteinte, que les mécontentemens de la Reyne Mere en allumerent une autre: celle cy, qui dura peu, fut suivie du soulèvement des Huguenots, puis en produisit une plus dangereuse dans les Provinces Maritimes, & tint longtêms les Forces du Royaume occupées au dedans. Enfin ce party ayant esté dissipé, ce Prince tourna toutes ses veües au dehors, pour ne pas laisser ses Armemens inutiles. Les differens survenus en Italie, entre les Ducs

de

de Savoye, & de Mantoüe, touchant le Montferrat, l'avoient déjà engagé avec l'Espagne, qui soustenoit le premier: ainsi se trouvant libre, il ny eût plus qu'à susciter de toutes parts des Ennemis à la Maison d'Autriche; les Grisons, & les Princes Protestans d'Allemagne entrèrent d'abord dans le Party; & afin que rien ny manquât, on fit deterrer au fond du Nort Gustave Adolfe Roy de Suede, pour le mettre à leur teste. La reputation, qu'elle acquit dans cette Guerre, qui fut presque universelle, & les grands efforts qu'elle y fit, pouvoient dès lors faire juger à tout le monde, quelle seroit sa puissance, lors qu'elle auroit terrassé sa rivale: mais l'interêt de la Religion Protestante, qu'elle avoit embrassé, & le souvenir de la puissance de Charle V., & de Philippe II., prevalurent en cette occasion; de sorte que par une erreur presque generale, on luy laissa prendre le dessus, & c'est ce qui a esté

la

la source de tous les maux, dont l'Europe a esté affligée depuis, comme je l'ai fait voir au commencement de ce discours. On remarque, qu'elle entretenoit pour lors cinq gros Corps d'Armée; un en Italie, un aux Pays-Bas, un en Allemagne, un en Roussillon, & le cinquième audedans du Royaume, pour l'opposer aux soulevemens, que l'humeur remuante du Duc d'Orleans y excitoit de têmes en têmes. Ajoutons à cette depense celle des pensions, qu'il falloit payer ponctuellement à la Suede, à la Hollande, & à divers Princes d'Allemagne, & d'Italie, pour les tenir attachez à ses Interets; celle de l'entretien de la Marine, qui étoit devenue considerable dans les deux Mers, & d'une infinité de Creatures, & d'Emissaires que l'on tenoit dans toutes les Cours, pour être averty ponctuellement de tout ce que s'y passoit. Ces depenses, & plusieurs autres que j'obmets, pour éviter la longueur, montoient

chant le  
gé avec  
remier:  
eût plus  
s Enne-  
les Gri-  
d' Alle-  
le Par-  
t, on fit  
tave A-  
ettre à  
elle ac-  
resque  
qu'elle  
uger à  
uissan-  
à riva-  
n Pro-  
é, & le  
rle V.,  
en cet-  
ine er-  
laisse  
i a esté  
la

voient à des sommes immenses, & cependant l'Etat ne laissoit pas d'y fournir; quoy qu'ils s'en fallut beaucoup que les revenus de la Couronne fussent pour lors aussi grands, qu'ils sont à présent: car ils ne passaient pas les cinquante millions de livres; au lieu que Colbert les a accrus sous ce Regne de quatrevingt millions, & plus: outre qu'il y avoit beaucoup de desordre dans l'administration, à quoy l'on a remedié sous le même Ministre. D'où l'on peut voir, que tout est devenu possible à la France, depuis que le Royaume a esté assujetty à la violence du pouvoir arbitraire.

Il seroit superflu de parler icy des Troubles, qui survinrent sous la minorité de Louis XIV. qui regne aujourd' huy; quoy que les choses y fussent venues à une telle extremité, que si le Duc de Lorraine eut voulu s'entendre avec le Prince de Condé, le Roy y eut couru risque de sa Couronne.



ronne. J'y feray seulement remarque,  
 que tandis que l'on se battoit au de-  
 dans pour le gouvernement de l' Estat,  
 on ne laissoit pas de le soutenir, & de l'  
 étendre même au dehors, par une  
 Guerre avantageuse contre l' Espagne.  
 En effet quoy que les Guerres Civiles  
 fussent souvent rallumées, les Armes  
 de France ne laisserent pas d' être pres-  
 tes toujourns victorieuses aux Pays-  
 Bas, & en Catalogne, & l'on en vit les  
 effets à la Paix des Pyrenées. Une  
 Guerre telle qu' étoit celle là, incom-  
 modoit peu la France, tant à cause qu'  
 elle étoit proportionnée à ses forces,  
 que parce qu' elle donnoit sortie aux  
 humeurs peccantes du dedans; & c' est  
 ce qui fit refondre la Couronne d' E-  
 spagne à la Paix, quoy qu' elle auroit  
 peutêtre mieux fait de la continuer:  
 car cette Paix ne servit qu' à luy faire  
 perdre tout le credit, qu' elle avoit en  
 France sous le nom du Prince de Con-  
 dé, qui estoit dans son party, & à luy  
 faire

C

faire

faire negliger les avantages de ses Armes; au lieu que la France en tira tout le fruit, non seulement par les conditions, qui luy furent si avantageuses; mais encore par la dissipation de toutes les cabales, qui l'avoient troublé si longtêms: ce qui la mit en état de pousser ses grands desseins avec plus d'éclat, & de vigueur, comme on ne l'a que trop éprouvé depuis, par toutes les Invasions, dont j'ay parlé cy devant.

Je ne crois pas, qu'après ces deductions il soit nécessaire de prouver plus au long, combien cette Monarchie est formidable dans le degré d'elevation, où nous la voyons aujourd' huy: car si la bonté de sa constitution est telle, qu'elle a tourné à son avantage des maladies, qui auroient été funestes à toute autre: de quoy n'est elle pas capable à present, que les causes de ces maladies sont retranchées, & que toutes les parties du corps sont formées à la Conquête. Il y avoit autresfois des Estats  
par-

particuliers dans le contour du Royau-  
me, qui non seulement luy ôtoient  
partie de ses alimens; mais même le  
tenoient en de continüelles allarmes,  
par la crainte d'une attaque: tels ont  
été dans les derniers Siecles la Guyen-  
ne sous les Anglois, & la Bretagne sous  
les Ducs. A present ces mêmes Estats  
font partie de sa substance, & con-  
courent comme tous les autres à l'ac-  
croissement de ses Forces. Estant  
devenue plus puissante, la Maison d'  
Aûtriche a arrêté quelque têmes les  
grands efforts, qu'elle a faits pour s'  
étendre; & aujourd' huy ce sont ses  
usurpations sur cette même Maison,  
qui lui servent d'echelle pour attein-  
dre les Päys les plus éloignez, & y por-  
ter la terreur, & la desolation: car  
combien de Places fortes n'y a-t-il  
pas eu dans les Provinces du Pays-Bas,  
qu'elle occupe presentement, dans le  
Duché de Luxembourg, le long du  
Haut Rhin, dans la Comté de Bour-  
gogne,

ses Ar-  
ra tout  
condi-  
geuses;  
toutes  
ublé si  
at de  
plus  
ne l'a  
toutes  
levant.  
dedu-  
er plus  
hie est  
ation,  
: car si  
le, qu'  
s mala-  
à toute  
pable à  
aladies  
es par-  
a Con-  
s Estats  
par-

gogne, & dans le Rouffillon? combien en Loraine, en Savoye, & dans les avenues du Piemont? toutes ces Places étoient autant de digues, qui la tenoient refermée dans ses bornes, & même autant de Postes avancez, pour porter chez elle le feu de la Guerre, après le gain d'une Bataille. Or ce sont ces mêmes Provinces, & ces mêmes Places, qui luy servent à present de Barriere contretoute invasion, & de Ligne de Communication, pour en faire de toutes parts sur de nouveaux Voisins. Enfin elle a souffert autrefois du soulèvement des Huguenots, & de l'ambition des Grands: à present le party Huguenot est entièrement terrassé, & l'on ne voit plus chez elle qu'une Religion d'Etat, c'est à dire, qui ne tient de la Catholiceité qu'autant, qu'elle s'accommode aux nouvelles maximes du Gouvernement; & pour ce qui est des Grands, & des Princes du Sang même, leur

credit

credit y est tellement abbaisſé, qu' on ne peut plus les confiderer, que comme les plus illustres esclaves de la Cour: nulle authorité dans le Gouvernement, nulles prerogatives dans les Provinces; ce n' est qu' à force de servitude, qu' ils peuvent aspirer à un degré de distinction.

Cette difference du present au passé me conduit au Gouvernement, comme étant l' ame de l' Estat, & le maître ressort, qu' il y a donné un mouvement si rapide, & si étendu sous ce Regne, & sous le precedent. Le Cardinal de Richelieu, premier Ministre de Louïs XIII., & le genie le plus élevé de son têmes, s' étant mis en tête de rendre la Monarchie fleurissante au dehors, il crût que cette même petulance de la Nation, qui en avoit arreté si longtêmes les progres, y serviroit utilement, si l' on y pouvoit rapporter toute son animosité; & ce fut ce qui luy fit concevoir un Plan de Gouvernement tout

différent du précédent. Il avoit obser-  
 vé, que de toutes les Monarchies, il n'  
 y a eu que celle des Ottomans, en qui  
 il se soit trouvé une consistance plus  
 solide, & plus suivie; puisque non  
 seulement elle s'est toujours conservée  
 en son entier depuis son établissement;  
 mais même n'a cessé de s'étendre au  
 lieu que les autres s'étoient détruites  
 d'elles mêmes par le luxe, par le re-  
 lâchement de discipline, & par l'am-  
 bition des Grands, du moment qu'elles  
 étoient entrées dans l'inaction; ou  
 avoient dû céder à la fortune d'un  
 nouveau Conquerant: c'est pourquoy  
 il luy prit envie de former celle de  
 France sur ses principes: il ne la voulut  
 pas purement Militaire comme celle  
 là, parce qu'il y auroit eu des extremi-  
 tez trop dangereuses à apprehender  
 dans une revolution; outre que c'eust  
 été en bannir les Arts, l'Industrie, & le  
 Commerce; d'où il falloit qu'elle tirât  
 toutes ses richesses: il y trouva donc  
 un

un milieu, qui fut, d'attacher à la Guerre la Noblesse, & tout ce qu'il y auroit d'oïsis dans le Royaume, & de réserver les Peuples aux exercices que je viens de dire. (a) Ce dessein, qui alloit à changer toute la forme de l'Etat, demandoit beaucoup de dexterité pour la conduite, & de têmes pour l'execution: car il falloit elever l'Autorité Royale au supreme degré du pouvoir arbitraire, pour donner le mouvement; abbaisser le Corps de la Noblesse, pour la reduire à la necessité de servir; & accoûtumer le Peuple à de plus grandes seignées, pour reveiller son industrie. Ayant donc formé ce Plan, il commença à y diriger toutes

C 4 ses

(a) *Non omnia statim, uti decretum erat, executus est, veritus ne parùm succederet, si simul homines transferre, & immutare vellet; sed quædam ex tempore disposuit, quædam rejecit in tempus. Dio. lib. 52.*

obser-  
s, il n'  
en qui  
e plus  
non  
servée  
ment;  
re au  
ruites  
le re-  
l'am-  
elles  
; ou  
un  
quoy  
e de  
voulut  
celle  
remi-  
nder  
c'eust  
e, & le  
tirât  
donc  
un

ses veuës, & ce fut ce qui réndit son Ministère si odieux en general, & ce qui luy attira en particulier la hayne de tous les Grands, par la crainte de la servitude, où ils se voyent sur le point de tomber. Neantmoins ayant eu l'adresse, à l'imitation du Cardinal Ximenes, de mettre touûjours le Roy, & le bien de l'Estat de son côté, & (a) d'attirer à soy par cette voye toute l'authorité des Loix, & des Magistrats, il ne laissa pas de l'élever à une telle hauteur, qu'il a été facile à ses Successeurs de l'achever. En effet les Intendants furent établis dans les Provinces, pour attirer à eux, avec l'appuy de la Cour, toute l'authorité du Gouvernement Politique, & Militaire; les Lieutenans de Roy installez dans toutes les Places fortes, pour y partager le com-  
man-

(a) *Insurgere paulatim, ac munia legum, & Magistratum in se trahere.* Tac. an. 1.6.



mandement avec les Gouverneurs; & les Creatures du Ministère preferées dans toutes les Charges, aux brigues, aux recommandations des Grands, & à la Qualité: enfin n'y ayant plus de bienfaits à esperer, que du côté de la Cour, il fallût renoncer à tous les attachemens particuliers, pour se devoier entierement à elle. Ces nouveutez étoient autant de coups mortels aux prerogatives de ceux, qui faisoient le plus de figure dans l'Estat, parce qu'ils voyoient, que leur credit cessant, ils ne seroient plus en aucune consideration: mais le pouvoir arbitraire ayant déjà pris racine, & les plus temeraires ayant été punis sans exception, tous se trouverent dans la necessité de ceder à la violence. C'est par ces grands ressorts, & par plusieurs autres, qui sont d'une trop longue discussion, que la France a changé de forme sous Louïs XIII., pour servir d'instrument à l'ambition de ses Roys,

comme on ne l'a que trop éprouvé sous Louis XIV. On jugera mieux du changement à la considérer dans tous ses membres, par la différence du passé.

Autrefois le Clergé, qui est le premier Membre de l'Etat, étoit en vénération au dedans, & en réputation au dehors, parce que les Dignitez Ecclesiastiques se donnoient à la science, & à la vertu, que l'on alloit deterrer dans les Universitez, & dans les solitudes, pour les y elever: il y eut du changement dès que François I. eut obtenu par le Concordat la faculté d'y nommer; neantmoins on y garda longtêms assez de distinction, tant afin d'ôter aux Papes tout sujet de plainte, que parce qu'on avoit besoin pour lors de gens habiles, & de vie exemplaire, pour les opposer aux Huguenors. Mais à présent que l'on s'est mis au dessus de toutes ces considerations, & que la faveur tient lieu de merite à tout Ecclesiastique, qui se veut avancer; on n'y

n' y voit plus qu' une prostitution generale de tous les Droits de l' Eglise à l' ambition du Prince, & à la violence du Ministere. C' est ce qui se vit à l' assemblée du Clergé qui se tint l' an 1682. au sujet de la Regale; où au lieu de les soutenir contre les attentats de la Cour, comme il y étoit obligé, tant par la Justice de la cause, que par son propre interêt, il eut la lacheté non seulement de les luy abandonner, mais même de passer un Acte injurieux à la Dignité du Chef; & cela parce que la Cour le vouloit mortifier. Ce qu' il y eut de plus curieux, & de plus ridicule tout ensemble dans la dispute, est que quelques années auparavant des Docteurs de Sorbone avoient été exilés, pour avoir soutenu que le Pape étoit faillible, & qu' icy l' on en punit d' autres de la même peine, pour avoir soutenu le contraire. D' où l' on peut voir, que le Roy ne s' est pas moins acquis de supériorité sur le Spirituel,

que sur le Temporel, & que tout y  
roule presentement sur son bon plaisir,  
qui est devenu la Loy de l' Estat. Mais  
ce qui marque le plus cette corruption  
generale, c' est qu' à present le Clergé  
rapporte toutes les prerogatives du ca-  
ractere Ecclesiastique, à authoriser la  
violence du gouvernement: car on y  
voit les Prelats justifier ses concussions  
dans les Provinces, tantôt sous un pre-  
texte de Religion, & tantôt sous celuy  
d' une necessité publique; les Predica-  
teurs Seculiers, & Reguliers mêler in-  
distinctement la gloire du Roy, avec la  
parole de Dieu dans leurs Sermons; &  
les Professeurs de Droit, & de Theolo-  
gie tourner toutes leurs subtilitez à ac-  
crediter ses usurpations, & à y confor-  
mer toutes les Loix divines, & humai-  
nes. C' est par ces sortes de prostitu-  
tions, que l' on se fait connoître à la  
Cour; la plus vile, & souvent la plus  
criminelle y fait la distinction du me-  
rite.

La

La Noblesse, qui est le second Mem-  
bre, tenoit de même un rang tres-con-  
siderable dans l' Estat, tant par les pre-  
rogatives, dont elle jouissoit sur ses  
Terres, que par les grands egards qu'  
on avoit pour elle à la Cour. Mais  
aujourd'huy, que le gouvernement des  
Provinces est entre les mains des In-  
tendans, & que le Ministere a attiré  
tout à luy, il n' y a rien de plus souple,  
ny de plus rampant; il n' y a de salut  
pour elle, que dans le service. Les In-  
tendans, ces Furets de Provinces, ont  
scû la deterrer dans toutes ses deme-  
res de campagne; & il n' y a point de  
vexation pour injurieuse qu' elle puis-  
se être, dont ils ne se soient servy pour  
la reduire à la necessité de servir. C'  
étoit assez qu' un Gentilhomme eut du  
bien, pour leurs être en veüe; il falloit  
lever un Regiment, ou une Compa-  
gnie, chacun selon les moyens, afin d'  
en être considéré; & malheur à qui  
pretendoit s' en defendre, pour vivre

La

C 7

dans

dans le repos : on souûtenoit un Païsan  
 contre son Seigneur ; on condamnoit  
 celuy cy à des amendes , & à des repa-  
 rations honteuses ; on luy disputoit à  
 tous momens ses Tiltres , & ses prero-  
 gatives ; & s' il appelloit à la Cour de  
 ces persecutions , il y étoit rebutté , &  
 renvoyé après des depenses , & des sol-  
 licitations inutiles à son premier juge-  
 ment. C'est par la continuation de ces  
 vexations , que toute la Noblesse s' est  
 jettée à la Guerre , & comme elle s'y est  
 toute ruïnée par les depenses dont on l'  
 y surcharge , il n' y a plus que les Char-  
 ges , & les Pensions , qui la souûtiennent.

Il seroit inutile de parler icy de l'  
 oppression des Peuples , parce qu' elle  
 est connue de tout le monde ; il suffit  
 de dire , que la violence de ce Regne a  
 tellement épuisé sa substance , qu' a  
 peine leur reste-t-il de quoy souûtenir  
 leur misere. Mais ce qui fait le mal-  
 heur des Sujets , est ce qui établit au  
 dehors la puissance de la Monarchie :

car

car c'est ce qui fournit à la depense de  
 ses Armemens, qui n'ont jamais été si  
 nombreux sur Terre, & sur Mer; & ce  
 qui reveille aussi leur industrie, en les  
 attachant au Commerce, & aux Manu-  
 factures, qui servent à attirer en Fran-  
 ce toutes les richesses des Pays étran-  
 gers. Ce qu'il y a à remarquer sur ce  
 sujet, est, que le Parlement, qui étoit  
 autrefois Mediateur entre le Roy, & le  
 Peuple, & qui par un doux tempera-  
 ment entre l'autorité de l'un, & l'  
 obeissance de l'autre, maintenoit sa-  
 gement les Privileges, & les Libertez  
 du Royaume: ce Corps, dis-je, qui  
 dans les Siecles precedens attiroit l'ad-  
 miration des Nations voisines par sa  
 justice, & son integrité, ne sert plus que  
 d'organe mercenaire à la Cour, pour  
 legaliser toutes ses injustices, & ses con-  
 cussions. Mais on luy pardonneroit  
 encore cette vile complaisance, dans  
 un têmes où il est si dangereux de con-  
 tredire, s'il s'étoit reservé son ancien-  
 ne

car

ne

ne integrité dans l'administration de la Justice, & c'est ce que l'on ne voit plus. On diroit, que son Tribunal est devenu l'ecueil de l'equité naturelle, parce que la chicane, & les formalitez l'y renversent à tous momens; ou plutôt un Theatre public, où la brigue, la faveur de la Cour, & l'interét particulier jouient impunement la Justice, & les loix. En un mot, ce Corps autrefois si auguste, n'est plus qu'un vain fantôme de ce qu'il a été; n'ayant plus rien de l'ancien, que le nom, la robe, & le bonnet.

Il ne paroît que trop, par tous ces changemens, que l'ordre naturel est entierement perverty dans le Royaume, & que la France est elle même la premiere victime de l'ambition de ses Rois, puis que tout s'y rapporte à une vaine image de gloire, qui n'est que pour eux, & cette vaine image, à appesantir touûjours plus les chaînes, sous lesquelles elle gemit, depuis les deux derniers Regnes. Aussi y a-t-il lieu  
de



de s'étonner, que les François, qui prétendent être plus polis, & plus éclairés, que tout le reste du monde, ayent pû donner si longtems dans ces fausses veües; & qu'à present qu'ils sont convaincus par une experience, à laquelle il n'y a point de replique, que les prosperitez du dehors ne tournent qu'à leur propre oppression, ils ne tâchent de se mettre au large, à la faveur de cette guerre; car outre que la difference de leur condition à celle de leurs voisins les y devroit inviter; il est certain que, s'ils pouvoient recouvrer leur ancienne liberté, ils vivroient plus heureusement chez eux, & seroient plus confiderez à la Cour: à quoy l'on peut encore ajoûter, que le Ministere étant moins authorisé, il se comettroit beaucoup moins d'injustice, & de violence en matiere d'Estat, & de Religion. Mais c'est prêcher à des sourds, ils sont formez à l'esclavage de longue main; le bon plaisir du Roy leurs est

une

une Loy souveraine ; & ce seroit une  
 espee de Sacrilege dans leur sens, que  
 de n'y pas sacrifier biens, vie, honneur,  
 & conscience. De sorte que, s'il est  
 vray selon Tite Live, (a) que c'est le  
 propre des Barbares, de n'avoir pour  
 Loix, que les commandemens de leurs  
 Maîtres ; on peut dire aujourd' huy qu'  
 il n'y a point de Nation plus barbare,  
 que la Françoisse.

Ainsi que la France gemisse sous le  
 faix qui l'accable, & qu'elle perisse  
 même, s'il le faut ; ce n'est pas ce dont  
 le Ministere s'embarasse : il est de la  
 gloire du Roy de conquerir tous les E-  
 tats de l'Europe ; & c'est à ses Sujets  
 de seconder son ambition, sans con-  
 sultier si les Guerres qu'il entreprend  
 dans cette veüe sont justes, ou injustes,  
 En effét on y vole ; on s'y ruïne ; on s'y  
 sacrifie ;

(a) *Barbaris pro legibus semper  
 Minorum Imperia fuerunt.* Dec.  
 4. lib. 7.

dit une  
 ns, que  
 nneur,  
 s'il est  
 est le  
 r pour  
 e leurs  
 uy qu'  
 bare,  
 tous le  
 perisse  
 e dont  
 de la  
 les E-  
 Sujets  
 s con-  
 prend  
 justes,  
 on s'y  
 crifie;  
 mper  
 Dec.

sacrificie; il n'y a rien dont les François ne soient capables pour s'y signaler, contens d'être malheureux, pourvû qu'ils puissent servir d'instrument au malheur de leurs Voisins. Mais ce seroit peu que de s'y ruiner; car il faut commencer par là, pour meriter l'estime, & la confiance du Ministere: ny aussi de s'y sacrifier, puis qu'il y va de l'honneur, & de l'avancement: il faut repondre des evenemens; & malheur à tout Officier, qui commande, s'il survit à une entreprise qui luy aura manqué: c'est un crime que de n'être pas heureux: car tout merite, qui n'est pas secondé de la fortune, est disgracié de la Cour. Ensuite quelle rigueur, & quelle severité dans tous les Commandemens; il y a des Espions par tout pour informer de ce qui se passa, & leurs informations sont toujours soutenues du Ministere, pour l'observation de la discipline; & c'est ce qui fait une telle impression sur les esprits, que  
 l'on

l' on y donne à la crainte , ce qui sous un gouvernement moderé se donneroit à la vertu. C' est sur des maximes toutes semblables, que l' Empire Ottoman s' est toujours aggrandy : mais il y entre cette difference , que le Ministere de France en a rejetté cette espece de bonne foy , qu' on y a souvent observé ; parce qu' il s' est fait une nouvelle Morale , & une nouvelle Jurisprudence , qui en dispensent : de sorte , que tout y conspire presentement à l' injustice , à la violence , & à l' usurpation.

C' est à la faveur de tous ces principes, que la France est parvenue sous ce Regne à un si haut degré de puissance ; & c' est sur les mêmes qu' elle s' élèvera toujours plus, si l' on ne fait les derniers efforts dans cette Guerre pour l' abaisser. On voit que tous ceux que l' on a fait jusqu' à present , y ont été inutiles ; puis que non seulement elle y a conservé ses premieres Conquêtes ; mais même y en a joint tous les ans de  
 novel-

nouvelles. Il paroît même, que les di-  
 versions, qui se font en tant d'endroits  
 de ses forces, ne servent qu'à leur don-  
 ner plus d'extension; & la pluralité  
 des attaques, de plus amples occasions  
 de triompher. Mais ce qui merite une  
 attention particuliere est, que si elle est  
 victorieuse sur terre, il s'en faut peu qu'  
 elle ne le soit aussi sur Mer, où elle n'a  
 pas à beaucoup près les mêmes avanta-  
 ges. On s'étoit flatté au commence-  
 ment de cette Guerre, que les forces  
 Maritimes d'Angleterre, & de Hollan-  
 de étant unies, elles se rendroient d'  
 abord Maîtresses des deux Mers, qu'  
 aucun Vaisseau de France n'y oseroit  
 plus paroître, & qu'enfin cette puis-  
 sante Monarchie se trouvant privé du  
 Commerce, d'où elle tire toutes ses ri-  
 chesses; elle tomberoit dans l'impossi-  
 bilité de soutenir ses grands armemens.  
 Cependant tout le monde a été surpris  
 de voir le contraire; la vigilance, & l'  
 industrie du Ministère ont suppléé à l'  
 in-

inégalité des Forces; les François ont  
 desolé les deux Nations par une infini-  
 té de Prises; ils ont pillé leurs Flottes  
 Marchandes, & ils sont encore actuel-  
 lement Maîtres de la Mer Méditerra-  
 née, où ils ont eu de tout tems leur  
 principal Commerce. Ensuite de com-  
 bien de fausses Idées ne s'est on pas  
 repû touchant les descentes à faire sur  
 les Côtes de France; elles se sont dû  
 faire tous les ans; & c'est ce qui devoit  
 mettre cette superbe Couronne à la  
 raison, par l'impossibilité que l'on se  
 figuroit, de garder plus de trois cens  
 lieües de Côtes de Mer, toutes décou-  
 vertes. Mais qu'en est il arrivé? les  
 Milices des Provinces Maritimes mêlées  
 de quelques Troupes réglées y ont été  
 employées, & l'évenement a fait voir,  
 ou que ce dessein étoit plus difficile à  
 executer, qu'on ne se l'étoit imaginé;  
 ou que la France ne s'en mettoit pas  
 fort en peine, se sentant touûjours assez  
 forte, pour en arrêter les suites.

Qu'

ois ont  
e infini-  
Flottes  
actuel-  
littéra-  
s leur  
e com-  
n pas  
ire sur  
ont dû  
devoit  
à la  
on se  
s cens  
écou-  
é? les  
mêlées  
ont été  
voir,  
icile à  
aginé;  
oit pas  
s assez  
s.  
Qu'

Qu'on ne vienne pas me dire icy, que ces coups de bonheur si surprenans, sont attachez à la personne du Roy, & qu'ils peuvent cesser sous tout autre, qui n'aura ny la même intelligence, pour conduire de grandes entreprises, ny la même autorité pour se faire obeïr. C'est une erreur, qui naît d'une forte impression du present, & du peu de connoissance, que l'on a de l'Estat de la Monarchie: car si l'on veut reflechir sur le passé, on en trouvera sous Louïs XIII. qui ne sont pas moins dignes d'admiration, attendu la différence qu'il y avoit pour lors tant dans les forces du Royaume, que dans la grande resïstence, que l'on trouvoit au dehors. Cependant on sçait, que ce Prince passoit pour être également foible de corps & d'esprit, & que c'est ce qui a donné lieu à toutes les cabales, qu'il y a eu sous son regne: mais le Cardinal de Richelieu, qui regnoit proprement sous son nom, remplaçoit par ses lumieres, & par son industrie, ce

que la nature luy avoit refusé; de sorte, que pour avoir seulement suivi ses Conseils, il a fait des Conquêtes, dont toute l'Europe ne l'auroit jamais crû capable: or ce qui est arrivé sous ce Prince, peut arriver sous tout autre, quand il seroit encore plus foible, pourvû qu'il ait un bon Ministre; & l'on sçait que la France n'a jamais manqué d'habiles Gens. D'ailleurs ce qui a été difficile à ce Cardinal, sera facile à tous ceux qui le suivront; il a dû former le Plan, & l'élever parmy mille persecutions; au lieu qu'étant déjà achevé, ils n'auront qu'à s'y tenir: la France est toute accoûtumée à la servitude, elle se fait gloire de ses chaines, & toute miserable qu'elle est, elle ne changeroit pas d'estat contre celuy de tout autre Nation.

Mais ce n'est pas assez d'avoir fait voir les avantages de la France par rapport à la constitution du dedans; car, comē dit du Plessis dans ses Memoires,

(a)

(a) Le  
sorts  
au re  
Voisin  
avec  
confio  
où l'  
la gra  
ne té  
baisse  
être  
voisin  
ce qu'  
l'Ang  
& les  
donc  
Je n  
res ca  
à le c  
que c  
loin:  
qu'on  
(a)



(a) Les Estats ne doivent être estimez  
 sorts ny foibles en eux mêmes; mais  
 au regard, & en cōparaison de leurs  
 Voisins, & de la proportion qu'ils ont  
 avec eux. Il ne reste donc plus qu'à  
 considerer icy l'estat de ses Voisins, d'  
 où l'on pourra encore mieux juger de  
 la grandeur de sa puissance, & en me-  
 têmes de la necessité qu'il y a de l'ab-  
 aisser dans cette conjoncture, qui peut  
 être ne retournera jamais. Les Estats  
 voisins sont l'Empire, l'Espagne, & tout  
 ce qui en depend, les Provinces Unies,  
 l'Angleterre, les Principautez d'Italie;  
 & les Cantons Suisses. Commençons  
 donc par l'Empire.

Je ne toucheray point icy les premie-  
 res causes de la decadence de l'Empire,  
 à le considerer dans son origine, parce  
 que cette discussion me meneroit trop  
 loin: je diray seulement, que celles,  
 qu'on y à remarqué depuis les deux

D

der-

(a) Tom. I. fol. I.

(a)

derniers Siecles, se peuvent reduire  
 deux principales, qui en ayant alteré la  
 constitution interieure, l'ont exposé à  
 toutes les atakes du dehors. La pre-  
 miere est la jalousie, que les principaux  
 membres ont pris de la puissance du  
 Chef, & qui commença lors qu'ils se  
 determinerent à élire Charles V. Empe-  
 reur, dont l'aggrandissement leurs pa-  
 roissoit suspect: or ayant trouvé moyen  
 de revancher ses prerogatives par une  
 Capitulation, & d'accroître les leurs dans  
 toutes les Elections qui ont suivy; cette  
 même jalousie a toujours duré depuis  
 par la crainte, que le Chef devenant  
 puissant, il ne luy prit envie de rentrer  
 dans ses anciens droits. La seconde est  
 la diversité de Religion que tient l'Em-  
 pire divisé en deux partis presque é-  
 gaux; & comme chacun a ses veües  
 particulieres pour son accroissement  
 ou sa conservation, il en resulte une  
 desiance, & souvent une animosité re-  
 ciproque, dont les Princes Protestans

se se  
 leur  
 deu  
 tes  
 fom  
 çois  
 blen  
 quo  
 mien  
 deve  
 pe;  
 regle  
 il ne  
 un L  
 incid  
 en d  
 tout  
 com  
 Je  
 ritè,  
 gion  
 reur  
 ste a  
 y aya

se sont presque toujours preval<sup>9</sup> pour leur interêt particulier. Ce sont ces deux motifs, qui ont donné lieu à toutes les broüilleries, que la France y a fomentées depuis le Regne de François I., & dont elle a profité considerablement sous celuy de Louïs XIII. Or quoy que l'on soit fort revenu du premier, depuis que cette Couronne est devenue si formidable à toute l'Europe; & que le Traité de Westphalie ayt réglé toutes les affaires de Religion; il ne laisse pas de rester dans le second un Levain de discorde, que le moindre incident peut reveiller; & c'est ce qui en deconcertera toujours l'union dans tout autre têmes, que celuy d'un danger commun, & inevitable.

Je ne veux pour preuve de cette verité, que la derniere Guerre de Religion, qui s'y est allumée sous l'Empereur Ferdinand II. & qui a été si funeste aux deux Partis; puis que l'Empire y ayant tourné toutes ses forces contre

D a

luy

luy même, il servit à la fin de Jouiēt à  
 l'ambition de la France, & de la Sue-  
 de: il n'y avoit rien de mieux tourné  
 que les Protestations des deux Couron-  
 nes aux Princes, & Estats Protestans;  
 elles n'avoient point d'autre veüe, di-  
 soient elles, que de defendre la liberté  
 Germanique, que la Maison d'Autri-  
 che alloit opprimer; toujours prêtes  
 à retirer leurs Armes, & sans aucun in-  
 terêt, du moment qu'elles l'auroyent  
 mise à la raison. Mais si celle de Suede  
 avoit pour elle toute la force du pre-  
 texte, comme étant Protestante; celle  
 de France faisoit jouer enchange des  
 artifices, qui n'étoient pas moins effi-  
 caces à luy concilier les esprits. C'étoit  
 pour lors que les Electeurs, & les Prin-  
 ces de l'Empire étoient, au dire de ses  
 Ministres, autant de Souverains chez  
 eux; on ne cessoit de les entester de la  
 grandeur de leurs prerogatives, & la  
 moindre deference envers le Chef y  
 étoit traitée par elle de servitude, & de  
 basse-

bass  
 la C  
 d'es  
 Prin  
 sion  
 ses,  
 elle  
 ce;  
 rez  
 duin  
 Em  
 bres  
 ne.  
 plus  
 long  
 les  
 leur  
 eux  
 tâch  
 veri  
 te d  
 de f  
 red  
 Auc

bassesse. Ajoûtons à cela des lettres de  
 la Cour toujourns pleines d'expressions  
 d'estime, & de confiance envers les  
 Princes de son Party: de grosses pen-  
 sions pour leurs Ministres; les Princef-  
 ses, & leurs Favorites regalées ponctü-  
 ellement de toutes les modes de Fran-  
 ce; des Domestiques François four-  
 rez par tout, sous pretexte d'y intro-  
 duire le bel air, & la delicateffe; & des  
 Emissaires rampans dans les Anticham-  
 bres, pour achever l'intrigue de la sce-  
 ne. C'est par ces artifices, & par  
 plusieurs autres, qu'il seroit trop  
 long de raconter, que la France dorroit  
 les Chaines, qu'elle avoit tenduës à  
 leur liberté: tandis que s'il y avoit chez  
 eux un Ministre de l'Empereur, pour  
 tâcher des les faire rentrer dans leur  
 veritable interêt, on se faisoit un meri-  
 te de l'eviter; on témoignoit du degoût  
 de ses manieres Allemandes; il étoit  
 reduit pour ainsi dire, à y mandier ses  
 Audiences. Ce jeu dura longtems; mais

la France, e la Suede continuant tous  
 jours à prendre chacune de son côté,  
 l'on s'apperçût enfin du piege; & ce fut  
 ce qui porta les Princes protestans à la  
 Paix: on crût d'abord en être quite  
 pour remercier honnêtement les deux  
 Couronnes de leur assistance, confor-  
 mement à leurs protestations si souvêt  
 reiterées; Mais ce ne fut plus cela, cha-  
 cune commença à étaler ses pretenti-  
 ons, & après des longues contestations  
 on se vit contraint de composer avec  
 elles, en leurs cedant les Provinces, &  
 les Places qui se trouverent être le plus  
 de leur convenance; outre les sommes  
 immenses, que l'on dût payer à la Sue-  
 de par forme de dedommagement. On  
 eut horreur de se voir duppé si indi-  
 gnement; mais que ne devoit on pas  
 à de si genereux Defenseurs?

Il est vray qu'au Traité, qui se fit,  
 les deux Couronnes stipulerent un ac-  
 croissement de prerogatives, en faveur  
 des Electeurs, & des Princes de l'Em-  
 pire,

pire  
 mais  
 mé  
 les  
 autr  
 broi  
 acqu  
 faire  
 eut  
 c'est  
 lieu  
 judi  
 nair  
 Quo  
 Fran  
 dans  
 les  
 en f  
 pre  
 qui  
 cell  
 elle  
 ceu  
 que

pire, afin de dissiper leur chagrin :  
 mais c'étoit d'un côté les payer de fu-  
 mée, parce qu'elles ne servoient qu'à  
 les repaître d'un faste inutile, & d'un  
 autre semer entre eux des nouvelles  
 broüilleries pour l'avenir : car y ayant  
 acquis entre autres, celle de pouvoir  
 faire alliance avec les Estrangers, il y  
 eut de quoy reveiller leur ambition ;  
 c'est ce qui a déjà operé à l'égard de plu-  
 sieurs, qui s'en sont prevalus au pre-  
 judice du bien public. Tels sont ordi-  
 nairement les bienfaits d'un Ennemy.  
 Quoy qu'il en soit, si les caresses de la  
 France ont pû le faire entretenir en vanité  
 dans la Guerre, dont je viens de parler,  
 ses hauteurs, & ses violences ont dû les  
 en faire revenir pour toujours dans la  
 precedente, & dans celle cy : car y ayant  
 quitté la peau d'Agneau, pour reprêdre  
 celle de Tygre, qui luy est naturelle,  
 elle a assez donné à connoître à tous  
 ceux, qui se sont trouvez à portée,  
 quels sont les veritables sentimens en-

vers eux tous; puis qu'elle n'y a eu aucun égard ny à la naissance, ny à la dignité. En effet on y a vû un petit Emisfaire, un Plumet, les braver chez eux avec la derniere insolence; un General, un Intendant les traiter Cavalierement de Pair dans leurs lettres; & toute la Nation en general, ne les plus confiderer, que com̃e de simples Gentilhom̃es sous le nom de Messieurs de Heidelberg, de Mayence, de Treves, & de Cologne.

Quoy que cette digression paroisse hors d'œuvre, elle ne laisse pas d'être tres importante au fait dont il s'agit; la France dangereuse dans ses caresses, & dans ses bienfaits, pernicieuse dans ses fins, & l'Empire toũjours susceptible de ses fausses impressions. Mais laissons là le passé, pour n'envisager icy que l'avenir. Tout le monde sçait que l'Empereur ne peut rien regler dans l'Empire, que conformement à une resolution prise dans la Diète. Or l'experi-  
ence



ence fait voir, que ces resolutions à prendre sont sujettes à des longueurs, & à des contestations insupportables, à cause des differens interêts qui s'y rencontrent: chacun veut rapporter son suffrage à sa propre convenance' & sans cela la France y ayant toujourns ses intrigues, il luy sera ayse de faire naître des incidens, pour tirer les deliberations en longueur, & au pis aller, ayant de Grandes Places sur le Rhin, & ses Troupes toutes portées en Alsace, on ne l'empchera jamais de tirer les avantages de la surprise, comme elle les a tiré dans cette Guerre: de sorte qu'elle pourra faire plus de Conquêtes dans une seule Campagne, qu'on ne luy en pourra reprendre dans trois, ou dans quatre; même à avoir des forces superieures, ce qui n'arrivera peut être jamais. Ensuite que ne publiera-t elle pas des intentions de l'Empereur, du moment qu'il fera avancer ses Troupes sur le Rhin: il voudra, dira-t-elle, les

D s

y en-

y entretenit aux depens des Cercles ;  
 il aura dessein sur leur liberté, conformément à ce qu'elle a publié si souvent de ses Predecesseurs, & même de celuy cy par Mons. de Gravelle à la Diète en l'an. 1663. il sera de son obligation, de faire avancer un Corps d'Armée au milieu de l'Empire, pour observer ses demarches: puis à mesure que ces Troupes avanceront, quelles protestations ne fera t-elle pas de ses intentions toujours si sinceres, & si pacifiques à l'égard de l'Empire; & quelles recriminations contre l'Empereur, de l'avoir forcé par cet attentat à reprendre les Armes contre sa volonté? Enfin cabales, illusions, & brouilleries de tous côtez; & ce qu'il y a de pis, Emissaires depéchez aussitôt dans toutes les Cours d'Allemagne, & du Nort, pour y former des partis; & leurs commissions toujours accompagnées de bonnes lettres de change pour les accrediter: c'est par l'experience du passé, que l'on doit juger de l'avenir. Mais

Mais posons quil y ayt du concere dans des resolutions, & que les deux Couronnes du Nort y concourent par un sentiment unânime; quoy que cela soit tres-difficile, attendu la diversité de leurs interêts: qui pourra repondre, que quand il prendra envie a la France de faire une invasion dans l'Empire, l'Empereur ne se trouvera pas pour lors engage dans une nouvelle Guerre avec le Turc; ou du moins occupé dans une revolte en Hongrie, ou en Transylvanie? On sçait que c'est elle, qui a excité tous les troubles de ces Pays là; & pour ce qui est de ses liaisons avec la Porte, elles sont si connües depuis le Regne de François I. & les effets en sont si funestes aujourd huy, que l'on peut bien s'assûrer, que si l'une vient à rompre, l'autre ne tardera pas long tèmς à la suivre. Or c'est à l'Empire de considerer, si conoissant les defauts, qui entrent dans sa constitution, & se trouvant entre deux Monarchies si

formidables, & si unies d'interêts, & de maximes; il peut se promettre d'y résister toujours. (a) Pour moy plus je flechis sur le danger ou il est, & plus j'apprehende pour luy: car on n'a jamais vû de liaison ny plus constante, ny mieux concertée pour le perdre.

Je seray plus court sur l'Espagne, puisque la constitution de ses affaires est telle aujourd' huy, que les remedes les plus efficaces paroissent trop foibles pour les redresser. Il y a eu assez de la France, de la Hollande, & de l'Angleterre, pour abbaisser sa puissance, qui sembloit autrefois menacer tout l'Univers; & l'on voit aujourd' huy, que ce n'est pas assez de la Hollande, de l'Angleterre, du Duc de Savoye, & de l'Empire même, pour la soutenir contre

(a) *Qui in ancipiti positi sunt, nec in hostem unum intenti, par erit omnino, ut ab adversariis superentur.* Procop. de Bell. Goth. l. 1.

tre la France: d'ou l'on peut tirer deux  
 consequences également evidentes. La  
 premiere, qu'il s'en faut beaucoup, que  
 sa puissance ayt jamais été de la trempe  
 de celle de France, je veux dire établie  
 sur des principes aussi solides, & aussi  
 suivis: c'est ce que la France a connu la  
 premiere, & ce que les autres Estats  
 ont voulu ignorer jusqu'au Traité d'  
 Aix la Chappelle, où ses grandes per-  
 tes les ont detrompé, mais trop tard  
 pour leur propre feureté. La seconde,  
 que le mal est déjà passé si avant, que  
 quelque assistance, qu'on luy puisse  
 donner, elle ne reprendra jamais ses  
 premieres forces. En Effét Charle II.  
 qui regne aujour d'huy, est plus atten-  
 tif au Gouvernement de la Monarchie,  
 que ne l'ont été ny Philippe III. ny  
 Philippe IV. qui l'ont precedé; ses E-  
 tats ne sont d'une gueres moindre é-  
 tendüe, & il jouit comme eux du Com-  
 merce des Indes; il en jouit même plus  
 paisiblement, puis que les Anglois,

& les Hollandois ont cessé de le traverser. Cependant on s'apperçoit, que les bonnes intentions de ce Prince demeurent presque tousjours sans succès soit par les impossibilités qui le rencontrent, dans l'exécution; ou par un effet du desordre, qui regne dans le gouvernement. A l'égard de l'étendue de ses Estats, l'experience fait voir aujourd'huy que bien loin de multiplier ses diversions contre la France, elle luy est devenuë à charge par la necessité de diviser ses forces, pour parer à toutes ses attaques. Enfin l'on voit, que ce même Commerce, qui devoit attirer en Espagne toutes les richesses des Indes, si elle sçavoit s'en prevaloir, ne sert qu'à la depeupler, par l'écoulement qui se fait de ses Sujets dans les grands Pays, qu'elle y occupe; & que s'il y a de l'inutilité, elle est au double pour la France, qui y a plus de part qu'aucune autre Nation, comme ayant le plus de denrées à y envoyer. Ajoûtons à cela un Roy sans Enfants, & à qui l'on

pou  
Gra  
Frâc  
pou  
aum  
de l  
soû  
sans  
d'E  
lon  
l'E  
qu  
ce p  
je n  
pre  
tôu  
pou  
que  
n'y  
reu  
la c  
(a  
me

pourroit appliquer ce qu'Alexandre le  
Grand disoit de luy même; le Daufin de  
Frâce en competence avec l'Empereur  
pour la succession; les Grands du Roy-  
aume embarrassez dans l'incertitude  
de l'evenement, quoy qu'attentifs au  
soutien de la Monarchie; les Peuples  
sans industrie, & par consequent hors  
d'Etat de fournir aux depenses d'une  
longue Guerre. Tel est en peu de mots  
l'Etat de la Monarchie d'Espagne: sur  
quoy je laisse à juger des suites; si la Frâ-  
ce peut sortir heureusement d'affaire.

Pour ce qui est des Provinces Unies,  
je ne doute pas, que dans un danger  
pressant, & inevitable, elles ne fassent  
toujours des efforts extraordinaires  
pour leur defence: car on a pû remar-  
quer dans toute leur conduite, qu'il  
n'y a que ce seul motif, qui puisse y  
reunir les esprits à la Guerre. (a) C'est  
la crainte des Espagnols, qui les a for-  
mé en

(a) *Respublica casu facta, & quam  
metus Hispanorum continet. Grot.*

mé en Republique, & qui leurs à fait  
 soutenir cōtr'eux une Guerre de si lon-  
 gue durée; & c'est aujourd'huyla crainte  
 des François qui les occupe, pour avoir  
 manqué le tēms de tenir les deux Cou-  
 ronnes dans un juste equilibrium. En Ef-  
 fēt, quoy qu'elles eussent pris de grands  
 ombrages de l'aggrandissement de la  
 France; même avant le Traité de West-  
 phalie, & que ces ombrages se fussent  
 fort accrus par toutes les Conquêtes,  
 qu'elle a faites depuis au Pays-Bas,  
 jusques au Traité d'Aix la Chappelle:  
 il a fallu que cette Couronne leurs eut  
 declarée la Guerre, & que dans cette  
 Guerre elle eut exercé sur leurs Peu-  
 ples des cruaites, semblables à celles,  
 qu'elle a exercées depuis dans l'Em-  
 pire, pour les faire renoncer à son Al-  
 liance. On a même vû, que leur sen-  
 sibilité n'a gueres duré plus que le mal:  
 puis qu'elle ne leurs eût pas plutôt re-  
 stitué leurs Places, qu'on les vit rentrer  
 en commerce avec elle; & ce fut ce qui  
 de-



deconcerta la ligue, dont cette Couronne tira de si grands avantages au Traité de Nimegue. Ensuite s'étant toujours prevaluë chez elles des mêmes artifices, par lesquels elle y avoit sçu fomentier la division; on les a vû conniver à toutes ses usurpations, & même à la prise de Luxembourg, quoy que cette Place leur servit d'avant-mur, pour la conservation de leur liberté. Enfin le Prince d'Orange les ayant fait rentrer dans leur véritable interêt, par la representation du danger, où elles étoient, & ayant fait aussi rentrer l'Angleterre dans les siens; la France pour se faire honneur de la primauté, leur a déclaré la Guerre pour la seconde fois; & c'est où l'on en est presentement. On peut voir par ce que je viens de toucher en gros, que cette Republique n'est ny si unie dans ses parties, ny par consequent si aisée à mouvoir, qu'il seroit à souhaiter, tant pour sa propre seureté, que pour celle de

de ses Voisins : car en premier lieu s'étant formée à la hâte, & comme par hazard, il entre des défauts dans sa constitution, qui apportent toujours beaucoup de lenteur dans ses résolutions, & souvent du relâchement dans l'exécution. En second lieu y ayant deux Partis opposés, qui la tiennent divisée, & chacun ayant ses veues particulieres, & ses adherences au dehors; la France aura toujours occasion de se prevaloir de la jalousie, & de l'animosité, qui est entre eux, pour traverser toute résolution vigoureuse, qui s'y pourroit prendre dans toute autre occasion, que celle d'un danger commun, & pressant; & ce danger n'y paroitra pas tel dans toute Guerre, que la France entreprendra loin de ses Provinces. En troisième lieu cette même Republique rapportant sa principale veue à l'établissement, & à la conservation de son Commerce; il est à craindre, tant de ces défauts, & de ces divisions que je viens

de

de toucher, que du panchant au repos, que cet interét de Commerce y inspire, que prevenüe d'ailleurs par les artifices de la France, elle n'attende toujourns les extremitez, pour se resoudre à entrer en Guerre avec cette Couronne: or elle y peut entrer dans un tẽms, où ses efforts luy seront inutiles, de même qu'à ses Alliez; comme il arrivera sans doute, si la continuation de cette Guerre ne l'affoiblit tellement, qu'elle perde pour long tẽms l'envie de la recommencer; & c'est à quoy il paroist peu de disposition.

Il y auroit plus de choses à dire sur l'Angleterre, si la consideration des Troubles, que l'on a vû y regner sous les trois derniers Regnes, ne nous traçoit d'abord une image fort ressemblante de l'avenir. Il suffit de dire que les trois Royaumes, qui forment celui de la grande Bretagne, ont chacun leur gouvernement particulier, & qu'il entre en chacun des mouvemens

si opposez, sur tout en matiere de Religion, qu'il est impossible qu'un Roy tout équitable, & tout avisé qu'il puisse être, les contente tous également. Le Roy Jacque s'étoit rendu tres-agreable aux Irlandois, tant à cause de sa Religion, qui est chez eux la plus puissante, que des avantages qu'il tâchoit de leur procurer dans les deux autres Royumes; & il y perdit en échange l'affection des Anglois, & des Ecoissois, qui sont presque tous Protestans, quoy que de deux differentes Sectes: Or il est certain, que l'affection de ceux-cy luy étoit sans comparaison plus utile, comme étant maîtres du Gouvernement de leurs Royumes, qui sont les principaux, & ayant toutes les forces de l'Etat entre les mains, dans un Parlement assemblé. Il peut en venir un autre, qui paroitra plus porté pour la Religion Anglicane, que pour la Presbyterienne; & voila de quoy le brouiller avec les Ecoissois, chez qui celle-cy prévaut,

&

& former en Angleterre un grand party  
 contre luy, de tous ceux qui la suivent:  
 c'est par cette défiance, que les troubles  
 ont commencé sous Charle I. quoy que  
 les Catholiques en ayent porté depuis  
 toute l'iniquité, comme étant les vi-  
 ctimes ordinaires de toutes les broüil-  
 leries des deux Religions dominantes.  
 Ajoûtons à cette raison les veües parti-  
 culieres des Rois, pour s'affranchir du  
 joug des Parlemens, leurs démarchés  
 touûjours observées, & presque touûjours  
 suspectes aux deux Nations principa-  
 les, par un attachement outré au main-  
 tien de leurs Privileges, & de leurs li-  
 bertez, dont elles semblent être Idola-  
 tres; la France aux écoutes, & touûjours  
 en œuvre, pour y fomentier le desordre  
 & la confusion, afin de tenir cette Cou-  
 ronne occupée au dedans; & les Peu-  
 ples naturellement inquiets, & su-  
 sceptibles de toute impression, qui flat-  
 te leur hayne, ou leur desir. Ce sont  
 toutes ces raisons, qui ont empêché  
 l'An-

&

l'Angleterre de rentrer dans ses veritables interets sous les trois derniers Regnes, & l'on a même vû, qu'il a fallu, que le Gouvernement fut renversé, pour y rentrer sous celuy cy. Or le Roy Guillaume étant sans succession, & le Roy Jacque se trouvant en France; luy, ou ses Successeurs seront, toujourns un sujet de discorde dans les trois Royaumes, tandis que la France profitera de l'occasion, pour étendre sa Domination sur toute l'Europe. Ceux qui connoissent l'Estat de ces Royaumes, ou qui ont lû les Revolutions, qui y sont arrivées depuis un Siecle, ne disconvientont pas, de ce que je viens d'avancer, en consideration de l'avenir.

Il y a moins de reflexion à faire sur l'Italie, parce qu'étant partagée en diverses principautez, qui ont chacune leur interêt particulier, elle donnera moins de peine à la France, qu'aucun des Estats, que je viens de nommer. Elle n'aura pour y prendre pied, qu'à  
y for-

y former un party; & c'est à quoy l'ambition de quelqu'un de ses Princes, ou la corruption d'un de ses Ministres peut donner occasion: or ayant Pignerol à la descente des Alpes, & Casal au milieu de la Lombardie, rien ne l'empêchera de s'étendre au long, & au large, tandis qu'elle tiendra toutes les Côtes allarmées par une Armée Navale. Je ne doute pas, que pour lors toutes ces Principautez ne se liguent contre elle, qu'elles ne crient à l'ayde en Allemagne, & en Espagne. Mais de quoy leurs serviront ces Lignes, ces Troupes, & ces cris: car si la France seule tient tête dans cette Guerre aux Puissances les plus formidables de l'Europe, & si elle remporte tous les ans sur elles des grands avantages, de quoy ne fera-t-elle pas capable, lors qu'elle aura réunny toutes ses forces contre l'Italie? Sur quoy je ne puis assez m'étonner, que ces Princes, qui se sont opposez autrefois avec tant de chaleur, le Pape même

me

me à leur tête, l'aggrandissement de  
 l'Empereur Charles V., qui étoit person-  
 nel en partie, puisque la dignité Impé-  
 riale, qui y contribuoit, depend d'une  
 Election; que ces Princes, disje, qui  
 en toute autre occasion paroissent si ja-  
 loux de leur liberté, puissent dormir  
 en repos à la veüe de celuy de Louis  
 XIV. lequel leur est d'autant plus dan-  
 gereux, qu'il est moins attaché à sa per-  
 sonne, qu'à la puissance de son Roy-  
 aume, qui outre les grands avantages,  
 qu'il possède déjà sur les Estats voisins,  
 paroît-estre dressé sous ce Regne, à la  
 conquête de l'Univers. On diroit, ou  
 que la France a repandu chez eux un  
 poison lent, qui les tient assoupis, à la  
 veüe du danger; ou que contents d'un  
 repos present, ils attendent d'elle la  
 grace de Polypheme, qui est d'être  
 devorez les derniers. Cependant je ne  
 vois pas, qu'ils ayent lieu de se flater  
 là dessus, le danger n'est peut être pas  
 si éloigné, qu'ils se le figurent: car  
 comme



t de  
 eison-  
 Impe-  
 d'une  
 e, qui  
 t si ja-  
 rmir  
 ouis  
 us dā-  
 la per-  
 Roy-  
 ages  
 oisins,  
 à la  
 it, ou  
 x un  
 s, à la  
 s d'un  
 lle la  
 'être  
 t je ne  
 later  
 tre pas  
 : car  
 omme

comme il est à presumer, que cette  
 Couronne voudra manquer quelque  
 tēms l'Empire, & la Hollande, pour  
 avoir moins d'Ennemis sur les bras, il  
 a bien de l'apparence, que ce sera sur  
 eux, que tombera le premier effort de  
 ses Armes; soit pour tenir ses Troupes  
 en exercice, ou pour s'emparer de l'E-  
 stat de Milan, & du Royaume de Na-  
 ples; comme faisant partie de la succes-  
 sion d'Espagne: ainsi c'est à eux de  
 prendre leurs mesures là dessus.

Les Suisses ne sont pas moins exposeés  
 aux insultes de la France, qu'aucun  
 de ses voisins; ils le sont même plus:  
 comme étant enclavez dans ses terres  
 par la Comté de Bourgogne, & le Sunt-  
 gow. C'est pourquoi il auroit été de  
 leur interêt de se joindre aux Alliez,  
 pour se delivrer d'un voisinage si dan-  
 gereux. Mais quel fond peut on faire  
 sur des peuples, qui rapportent tout à  
 leur utilité particuliere; & ensuite  
 comment faire mouvoir un Corps com-

E

posé

posé de parties si desunies? Les Treize Cantons qui le forment, sont autant de Républiques, & celles cy divisées entre elles par la diversité de Religion: or comme les avantages des deux Partis, sont presque égaux, & la jalousie reciproque; il n'y a qu'une conformité de convenance, qui les tient attachez ensemble, & celle cy se réduit à conserver la tranquillité dans le Pays, & profiter également de toutes les Guerres, qui surviennent entre la Maison d'Autriche, & la France. C'est par cette diversité d'interêts particuliers, & par l'avidité de ceux qui sont en charge, que la France, qui leurs donne le plus, y a acquis cette supériorité, qu'elle y conserve encore aujourd'huy. Luy en coûte à la vérité, par le grand nombre de pensions, qu'elle est obligé d'y distribuer: mais si elle peut un jour se mettre en état de se passer de leurs hommes, & de leur Alliance; est fort à craindre, qu'elle ne se rembour

bou  
l'int  
que  
Or  
Sui  
don  
sujê  
mif  
tion  
té de  
anci  
trich  
suite  
jour  
cont  
aigr  
que  
aure  
capa  
ce,  
ête  
à la  
ont  
Arm

bour

Treize  
 utant  
 visées  
 religion:  
 ix Par-  
 alousie  
 informi-  
 attachez  
 t à con-  
 ays, &  
 es Guer-  
 Maison  
 est par  
 aliers, &  
 en char  
 donne le  
 té, qu'el  
 huy.  
 le gran  
 est obli  
 peut un  
 affer de  
 liance;  
 e se rem  
 bour

bourse en une fois du Capital, & de  
 l'interêt; car ce n'est pas sa coutume,  
 que de donner sans esperance de retour.  
 Or si cela arrive, je laisse à juger aux  
 Suisses, si les Alliez, qu'ils ont aban-  
 donné dans une cause si juste, auront  
 sujét de s'interesser beaucoup à leurs  
 miseres. On n'a pû voir sans indigna-  
 tion, qu'ils ayent laissé perdre la Com-  
 té de Bourgogne, contre la foy de leurs  
 anciens Traités avec la Maison d'Au-  
 triche; ny que par une plus longue  
 suite de contreventions, ils ayent tou-  
 joursourny des Troupes à la France  
 contre la même Maison. Mais ce qui  
 aigrit le plus certe indignation; c'est  
 que les François ayant exercé des cru-  
 autez à leurs yeux dans cette Guerre,  
 capables de toucher des cœurs de brō-  
 ce, non seulement ils n'en ont point  
 été touchés, mais même ont persisté,  
 à la reserve de quelques Cantons, qui  
 ont été plus humaines, à renforcer leurs  
 Armemens; comme s'ils eussent été

d'intelligence avec elle, pour achever la desolation de l'Empire, dont ils se disent Membres honoraires. N'y'ayant donc plus aucune mesuré à prendre avec eux pour une seureté commune, on peut les considerer comme des victimes, que la France engraisse pour un dernier sacrifice: Mais laissons là les Suisses pour la derniere fois.

De tous ces systemes; que je viens de poser, il resulte trois consequences egalement evidentes. La premiere, que de tous les Estats, qui sont liguez contre la France, aucun n'est capable de luy tenir tête avec ses seules forces. La seconde, que l'on ne peut compter sur une Ligue entre eux, qui soit suffisante, pour garantir une seureté commune; c'est à dire dont les Armemens soient toujourns libres, & à la main, pour l'empêcher de se prevaloir de la surprise. Et la troisiéme, que si la France remporte tous les ans de si grands avantages sur les Alliez, quoy qu'unis,

& si

& si puissamment armez, elle en remportera infalliblement de plus grands, des qu'elle aura repris haleine. Ces consequences sont certaines, puis qu'elles sont fondées sur l'experience, & sur la raison: de sorte que, sans avoir besoin icy de toute la penetration de Polybe, on pourroit bien sur la comparaison des avantages naturels, & acquis de cette Couronne, avec les défauts essentiels, qui se rencontrent dans la constitution de tous les Estats, dont je viens de parler, porter le même jugement en sa faveur, que celuy qu'il porta autrefois, en faveur de la Republique Romaine contre les Grecs; c'est à dire, que tous ces Estats tomberont tôt ou tard sous la Domination, s'ils ne font de tels efforts contre elle dans cette Guerre, qu'elle ne puisse se prevaloir si tôt de ses avantages.

Oüy, & je le repete encore, il faut suivant ces systemes, aux quels je desie de contredire, que la France triom-  
 E ; phe

phe un jour de toute l'Europe, si la  
 conitance des Alliez, & de plus grands  
 efforts dans cette conjoncture ne la re-  
 duisent à l'impuissance, de pousser plus  
 loin ses vastes desseins: aussi le connoît  
 elle mieux que personne, & c'est en  
 veüe de menager ses forces, qu'elle  
 tâche de les desarmer par un Traité de  
 Paix: la longueur, & l'extension de  
 cette Guerre l'embarassent, & toute  
 triomphante qu'elle est elle sçait assez,  
 que dans l'état où elle a porté toutes  
 choses, il ny' a point de milieu pour  
 elle entre la victoire, & le precipice:  
 (a) puis que si elle venoit à être forcée  
 de rendre tout ce qu'elle a usurpé, il y  
 auroit moins de resourçe pour elle à  
 l'avenir, n'y ayant acun de ses Voisins,  
 qui n'ayt conçu autant d'horreur de

(a) *Non enim his gradibus, qui-  
 bus ad summa perventum est, re-  
 troitur: sæpè inter fortunam ma-  
 ximam & ultimam nihil interest.*  
 Senec. lib. 6. de Benef.



ses maximes, que d'apprehension de sa puissance. Il est donc de son intérêt d'en sortir, à quelque prix que ce soit; la Paix, comme on a vu, luy fournira toujours assez d'occasions de se dédommager.

Les choses étant ainsi, on doit d'abord établir pour principe, que si la France veut la Paix, les Alliez doivent vouloir la Guerre, & cela par une raison generale, qu'il ne faut jamais donner dans la volonté de son Ennemy: mais il en entre icy de si particulieres, qu'elles leurs en font une necessité indispensable. La France est une en nombre, unie dans son Gouvernement, & dans ses maximes, ses forces égales à celles de tous ses Ennemis ensemble, ses Frontieres impenetrables, & ses Places avancées extremement fortes, & dans une situation, qui domine tous les Pais voisins: toujours prête a y faire des invasions, & hors de portée, pour en souffrir chez elle dans un chan-

gement de fortune. Or il n'en est pas de même d'eux, à peine arrivent ils à une égalité de puissance, estant unis: ainsi ce n'est que par la pluralité qu'ils peuvent se soutenir, & qui dit pluralité, dit division. On sçait assez quel est le sort ordinaire de toutes les Ligues; mais pour ne parler que de celle cy, qui doit être plus solide que toute autre, comme estant fondée sur une nécessité commune; quelle difficulté ne se presente-t-il pas tous les jours à y conserver l'union, quelles longueurs, quelles traverses, & quels débats, dans toutes les deliberations: tandis que la France maîtresse du têmes, & du mouvement de ses forces, rompt leurs mesures avant qu'elles soient bien concertées, profite de toutes les occasions, que leur lenteur, ou leur negligence luy presentent; puis son coup étant fait, les tient chez eux en échec pendant toute une Campagne, à la faveur de ses Places. On sçait quelle est son  
adresse,



adresse, & sa vigilance, on l'éprouve tous les jours par les avantages qu'elle en tire, & ce qu'il y a de pis dans ce Corps composé de parties si desunies, c'est que l'on y connoit le mal, sans y vouloir apporter le remede necessaire. C'est dans ce sens que Guicciardin a eu raison de dire, que dans une Guerre de plusieurs Princes liguez contre un seul, la terreur est ordinairement plus grande que le mal, puis que l'on a toujours vû, que les premiers efforts durent peu, & que la diversité des sentimens y produit un relâchement, qui en affoiblit le concert, & l'union. Mais que ne diroit pas aujourd'huy cet Historien, de voir Louïs XIV. à la tête de ses Armées, ses Forces aussi nombreuses que celles de cinq grands Estats confederez, avec qui il est entré en Guerre, ses Sujets devoüez à toutes ses volontez, ses Frontieres hors d'insulte, & celles de ses Ennemis ouvertes de toutes parts; c'est ce qu'il est aisé de deviner. E s Il

Il est vray, que la France propose la Paix; mais qui nous peut repondre de la feureté de cette Paix, après avoir violé les cinq precedentes? Changera-t-elle pour cela de Gouvernement, & de Maximes? & si elle rompt celle-cy, comme on n'en peut pas douter, quelle Puissance y a-t'il aujourd'huy capable de la garantir, puis qu'elle seule tient tête dans cette Guerre à cinq des principales, & qui prises separement luy auroient été formidables il y a cinquante ans. L'experience a fait voir, qu'il luy faut des Guerres & des Paix de peu de durée; une Guerre telle que celle là, luy sert à profiter de la surprise; & la Paix qui la suit, à fortifier ses Postes avancez, à remplacer ses Magazins, & à faire de nouvelles dispositions, pour de plus grandes entreprises. C'est un torrent, qui devient plus impetueux à mesure qu'il se grossit, qui a renversé toutes les Dignes, qui se sont opposées à ses inondations, & qui

ne

ne s'arrête que pour attendre de nouveaux renforts afin de les étendre avec plus de violence. En Effet il n'y a plus de bornes, qui puissent arrêter les invasions de la France: Traitez, Alliances, bonne Foy, Religion, tout cede à l'esprit d'ambition qui la tourmente: de sorte que si elle entre aujourd'huy dans des sentimens de Paix, c'est qu'après avoir dissipé partie de ses Forces dans l'extension de cette Guerre, il luy faut du tems, pour en reprendre de nouvelles. On voit que la durée de celle-cy l'a trompé; car elle avoit cōpte sur trois ans tout au plus, & elle se trouve déjà dans le sixième; & c'est ce qui déconcerte toutes ses mesures. Il ne faut donc considerer la Paix telle qu'elle la propose; que comme un repit dont elle a besoin elle-même, pour reprendre haleine; puis que l'on voit que le Royaume ne peut plus soutenir la dépense de ses grands Armemens, & que la disette des Grains, l'interrup-

E 6

tion

tion du Commerce, & la misere des Peuples y font crier tout le monde. Que s'il est vray, comme il est visible, que c'est la pure necessité, qui l'oblige à entrer dans ces Propositions, je demande aux Alliez, si ce n'est pas se priver du seul avantage, qui leur reste, que d'y condescendre. Il ne luy faut que deux-ou trois ans de Paix, pour se tirer de cette necessité. & celle cy venant à cesser, qui les peut assûrer, qu'ils se trouveront tous aussi unis, & aussi armez, qu'ils sont presentement, pour luy faire teste dans une nouvelle invasion: ils ne peuvent tout unis, & tout armez qu'ils sont, l'empêcher de faire tous les ans de nouvelles Conquêtes; d'où il est à presumer, qu'ils le pourront encore moins, lors qu'elle aura rétabli ces Forces. Mais ce seroit une erreur, que de croire, qu'ils se trouveront pour lors dans la même disposition: car quel trouble, & quelle revolution ne peut il pas arriver en  
 moins

moins d'une année dans tout le Corps de la Ligue, puis que chaque Estat en renferme des sources, que toute la prudence humaine ne scauroit tarir, comme je l'ay fait voir ci devât. C'est là où la France les attend, parce qu'elle aura pour lors les coudées libres, pour renouër ses intrigues chez eux, & y rétablir le trouble, & la cōfusion. Mais afin que l'on puisse mieux juger de ses desseins dans toutes les demarches, qu'elle fait pour la Paix, il est nécessaire de rapporter icy les veües politiques, qui y concourent avec la necessité, que je viens de dire.

La premiere, est l'esperance de desunir les Alliez à la faveur de la Paix, ou du moins de leurs susciter par mille voyes, qu'elle a en reserve, broüilleries chez eux, qui les empêchent de s'opposer à de nouvelles entreprises. Cette veüe est assez éclaircie par les antecedens, sans qu'il soit besoin de la rebattre icy.

La

La seconde, qu'il est de son interet d'empêcher par une Paix, que ses Ennemis ne s'agguerrissent davantage, afin de conserver touûjours sa reputation dans les Armes. Elle voit, que ses vieilles Troupes deperissent tous les ans, & qu'à continuer à les remplacer par de nouvelles levées, il ne faudroit qu'une seule defaite, pour ternir la gloire du passé, & ruiner les esperances de l'avenir. D'ailleurs elle s'apperçoit déjà, que ce ne sont plus les mêmes ennemis, qu'elle a à combattre, que la necessité y établit insensiblement l'union, & les pertes, qu'ils ont faites, un changemête de conduite, qui les rend de jour en jour plus redoutables. La victoire de Landen a été plus disputée qu'aucune des precedentes, quoy qu'elle y eut eu l'avantage du nombre, & de la surprise; Charleroy s'est aussi mieux defendu que Mons, & que Namur, quoy que sans aucune esperance de secours; & le Dauphin n'a pû  
rem-

remporter aucun avantage sur le Rhin, quoy qu'il eut une Armée plus nombreuse, plus exercée aux armes, & plus unie que celle du Prince Louïs de Baden. (a) Or il n'y a rien, qui luy puisse être plus prejudiciable, que d'apprendre à ses Ennemis les moyens de la vaincre.

La troisième est, que quand elle seroit seure de pousser encore plus loin les avantages, elle ne peut éviter de risquer en meme téms ceux qu'elle a aquis sur Mer; & ceux cy luy sont d'autant plus precieux, que si elle les perd une fois, il luy sera tres-difficile de les recouvrer: outre qu'il y a une telle connexion entre les deux, que l'un ne peut gueres subsister sans l'autre, j'entens quant à l'importance de ses grands desseins. Il a fallu, pour établir sa

Mari-

(a) *Ne repugnare assuefacti ipsi quoque bellicosi evadant, Plutarch. in Licurg.*

Marine, semer la jalousie entre Angleterre, & la Hollande; puis les faire entrebattre, pour tâcher de former une hayne entre les deux Nations. & la Paix étant faite, occuper la premiere dans des broüilleries continüelles, & en tramer dans la seconde, afin d'en divertir les liaisons. Or à present que ces deux Puissances ont reconnu par les pertes, qu'elles ont faites dans cette Guerre, combien leur desunion leurs a été prejudicable: il est à presumer, que la Guerre, continüant, elles employeront toutes leurs forces pour la ruiner; & c'est ce que cette Couronne toute puissante qu'elle est, aura peine à parer, puis qu'elles ont de plus grandes Forces sur Mer, & plus de commodité, pour y maintenir leurs avantages.

La quatriéme, est l'importance de se tenir en reserve, pour être toujours prête à recueillir la succession d'Espagne, lors que le cas viendra à échoir:

car

car  
lors  
auc  
le a  
opp  
est  
telle  
tile  
que  
tand  
pou  
que  
pen  
com  
cess  
mal  
d'ab  
pass  
Me  
tou  
qu'  
me  
une  
de l



car elle ſçait qu'elle aura beſoin pour  
 lors de toutes ſes forces ; n'y ayant  
 aucune doute , que les Ennemis qu'elle  
 a preſentement ſur les bras , ne s'y  
 oppoſent , comme à une choſe qui leur  
 eſt du dernier préjudice. Or une Paix  
 telle qu'elle puiſſe être , luy eſt tres-u-  
 tile dans cette veüe , quand ce ne ſeroit  
 que pour les deſunir , ou les deſarmer ;  
 tandis qu'elle mettra tout en uſage ,  
 pour former des partis tant en Eſpagne  
 que dans les autres Eſtats , qui en de-  
 pendent. On a pû connoître l'an paſſé  
 combien elle eſt amorcée de cette ſuc-  
 ceſſion , puis que ſur la nouvelle de la  
 maladie du Roy d'Eſpagne , elle forma  
 d'abord l'entreprife de Roſes , & fit  
 paſſer enſuite toute ſa Flotte dans la  
 Mediterranée , afin d'y avoir pied en  
 tout evenement. Que ſi ce deſſein ,  
 qu'elle a pouſſé avec tant d'empreſſe-  
 ment , & dans un tems ou il y avoit  
 une deſcente à craindre ſur les Côtes  
 de l'Océan , & tant de diverſions à ſou-  
 tenir

angle-  
 aire  
 mer  
 s. &  
 emie-  
 elles,  
 d'en  
 t que  
 par  
 s cet-  
 leurs  
 mer,  
 s ém-  
 r la  
 onne  
 peine  
 gran-  
 nmo-  
 anta-  
 ce de  
 jours  
 Eſpa-  
 oir :  
 car

tenir par terre, luy a si heureusement  
 reüssi; que ne peut-elle pas esperer,  
 lors qu'elle sera en état d'y réunir tou-  
 tes ses Forces? Ensuite si elle vient  
 à emporter cette grande succession, jus-  
 ques ou ne portera-t-elle pas sa puis-  
 sance? Maîtresse de l'Espagne, & de la  
 plus grande partie d'Italie, la Meditera-  
 née fermée à toutes les Nations, tout  
 le Commerce des Indes, & un Monde  
 entier entre ses mains: toute l'Europe  
 en semble ne sera pas capable de la con-  
 tenir. Mais posons icy, que pour avan-  
 cer la Paix, elle renonce dans la meil-  
 leure forme, qu'il est possible, à cette  
 prétension qui allarme tout le Monde;  
 quel fond peut on faire sur une renon-  
 ciation, dont elle se peut relever par la  
 force à tous momens? Les Droits de  
 la Couronne se peuvent-ils aliener par  
 aucune raison que ce puisse être, sui-  
 vant la Loy qui luy est particuliere, &  
 dont elle s'est prevaluë si souvent, pour  
 se dispenser de toutes les obligations  
 de

de ses Traitez: ensuite le Dauphin, ses  
 Fils & ses petirs Fils, n'auront-ils pas  
 des pretextes plus apparens, pour se  
 relever d'une renonciation faite par le  
 Roy regnant, que luy même n'en a eu,  
 pour se relever de celle de la feüe Rei-  
 ne son Epouse, & ainsi à l'infini? Enfin  
 si la petulance de ce Regne fait éclorre  
 mille chicanes absurdes sur des Préten-  
 sions surannées de plusieurs Siecles, &  
 où il n'y a jamais eu aucune ombre de  
 Justice, que ne doit-on pas appren-  
 der de celles d'une nullité prétendue,  
 dans un tems où elle pourra la soutenir  
 contre tout le monde, par la force de  
 ses Armes? Ce n'est ny sur le Droit,  
 ny sur les formalitez, qui y sont atta-  
 chées, que la France se regle aujourd'  
 huy; car on en a vû de trop frequens,  
 & de trop funestes exemples, pour  
 n'en être pas convaincu. C'est pour-  
 quoy s'il ne tient qu'à se relâcher d'une  
 pretension à échoir pour le bien d'une  
 Paix presente, & necessaire; elle n'aura  
 pas

pas plus de repugnance à y consentir dans cette conjoncture, qu'elle en aura à la reveiller, dez qu'elle y trouvera jour: il n'y a que les Restitutions qui luy pesent, parce que c'est autant de perdu pour elle, & d'aquis pour ses Voisins, qu'elle voudroit voir détruits; aussi voit-on, qu'il n'y a point d'artifice, qu'elle ne mette en usage pour les éviter, ou du moins pour sauver les principales.

Ce n'est qu'après avoir tenté inutilement de dissiper, ou de desunir les Alliez, que cette Couronne est entrée dans les Propositions de Paix! car de quels artifices ne s'est elle pas servi d'abord pour ébranler les Catholiques, en y faisant intervenir la Religion sous la personne du Roy Jacque, & ce coup luy ayant manqué, quelles offres n'a-t-elle pas faites aux uns & aux autres, pour les détâcher par des avantages particuliers? Ensuite que n'a-t-elle pas mis en usage, pour leur susciter

des

des diversions du côté du Nort & d'Italie? Enfin quels efforts n'a-t-elle pas faits sur le Rhin la Campagne dernière, en veüe de profiter de broüilleries survenues dans l'Empire, au sujet du neuvième Electorat? Car s'étant déclarée pour le party opposé, elle croyoit que proposant des conditions tolerables à l'Empire, & y faisant en même tems de grandes Conquêtes, ceux pour qui elle s'interessoit en apparence les embrasseroient avec joye; ou au pis aller, que n'y pouvant avoir d'union dans une Armée composée de Troupes de l'un & de l'autre party, elle se rendroit si formidable aux Cercles de la Franco-nie & de Suabe, qu'ils se trouveroient cōtraints d'entrer en neutralité, & ce devoit être un acheminement infallible à une Paix séparée. Ce n'est donc qu'après avoir vû ses efforts & ses pieges éludés de toutes parts, qu'elle a commencé à parler serieusement de Paix; sur quoy je laisse à juger de la sincerité

de

de ses intentions. Car ayant vû que l'Empire avoit rejezté hautement ses premieres Propositions, même ayant l'issue des entreprises du Dauphin, & jugé de là de l'impossibilité de l'ébranler: elle s'est enfin déterminée à en avancer de nouvelles pour les autres Puissances, qui sont en Guerre avec elle; & ce sont les deux qui paroissent aujourd'huy: or comme il y a beaucoup de gens, qui n'envisagent peut-être pas assez tous les maux qu'elles envelopent; il est à propos d'en rapporter icy en peu de mots, quelles en sont les conditions principales.

Je ne disputeray point ici, si les protestations, qu'elle fait dans toutes les deux, sont sinceres ou non; il suffit de dire qu'elles sont de même style, que toutes ses declarations de Guerre; ses intentions toujourns portées au bien de la Paix, sa bonne foy cautionnée par des assurances de l'avenir, que rien n'est capable d'alterer; il n'y a rien qui n'y  
 char-

charme, aux restitutions prés: mais  
 venons au fait, Elle veut, dit-elle dans  
 les premieres, rendre Freybourg &  
 Philipsbourg fortifiez comme ils sont;  
 mais c'est en échange de Strasbourg,  
 qu'elle prétend retenir incommutable-  
 ment; & c'est ici le point. Je ne dis-  
 conviens pas, que les deux Places à re-  
 stituer ne soyent tres-importantes à l'  
 Empire, parce que chacune d'elle cou-  
 vre assez ce qui est de son côté: mais  
 on me permettra de dire, qu'elles ne  
 sont rien en comparaison de celle de  
 Strasbourg; car celle-cy etant d'une  
 grande étendue, parfaitement bien for-  
 tifiée, ayant toute l'Alsace deriere elle,  
 qui est un Pays tres-fertil, capable luy  
 seul d'entretenir en tous tés une gros-  
 se Armée, & étant située au milieu  
 du haut Rhin. qu'elle domine depuis  
 Bâle, jusqu'à Philipsbourg, elle luy est  
 de toute autre importance; outre qu'  
 ayant une communication avec cette  
 Place par Falzbourg & par la Lorraine  
 plus

plus ouverte & plus commode qu'avec toute autre sur le haut ou sur le bas Rhin; le passage qu'elle luy donne dans l'Empire, joint aux autres avantages que je viens de dire, y facilite le plus ses grands desseins. C'est à dire que retenant cette grande Place, elle peut se passer des deux qu'elle y voudra former; au lieu que celles-cy sans Strasbourg ne luy donnent que des avantages assez disputables; comme il a paru dans la dernière Guerre par l'impossibilité, qu'il y a eu, de renviller Philipsbourg, & de le secourir ensuite lors qu'il a été assiégé. C'est ce que le Maréchal de Turenne avoit reconnu luy-même auparavant, lorsque s'étant retiré sous le Canon de cette Place, au lieu de marcher au secours de l'Electeur de Cologne allié de la France, que le General Montecuculi alloit attaquer, par le Siege de Bonne; il dit hautement, pour justifier sa conduite, que Philipsbourg étoit une Place à se perdre.

per-



u'avec perdre à la barbe d'une Armée aussi  
 le bas' forte, que celle qui l'assiégeroit. Stras-  
 onne, bourg étoit encore à l'Empire, Landaw  
 s avan- sans défense, & le Fort Louïs une Isle  
 ilite le deserte, de forte que la communica-  
 dire, tion pouvant être interrompuë par un  
 elle, Corps qui se seroit posté au dela du  
 y vou- Rhin, ou sur les avenues de la Place,  
 y sans' toute l'Armée de France auroit eu pei-  
 des a- ne à secourir, à cause de sa situation.  
 nme il Pour ce qui est de Freybourg, on a vû  
 par, dans cette Guerre, que c'étoit assez de  
 renvi- garder les passages qui sont en deça,  
 cour- pour rendre cette Place inutile à la  
 . C'est France, j'entens quant au dessein de  
 avoit s'élargir, à cause des Montagnes & des  
 , lors' Forêts qui la reserrent. Les choses  
 de cet- étant ainsi, il faut considerer Stras-  
 ecours bourg, comme la Maitresse Clef de  
 la Frã- l'Empire, à la faveur de laquelle il se-  
 illoit, ra libre à la France de l'inonder toutes  
 ; il dit les fois qu'il luy en prendra envie, puis  
 duite, que tout luy est ouvert de ce côté-là  
 e à se jusqu'à Ulm. Or comme la funeste  
 per- F expe-

experience de ce Regne ne confirme  
 que trop, combien ses Invasions sont  
 à craindre au milieu de la Paix, je lais-  
 se à juger si l'Empire consideré dans  
 l'état où je l'ay represente, peut se cro-  
 îre en seureté, en cas que cette impor-  
 tante Place luy demeure; dès la pre-  
 miere broüillerie, qu'elle y pourra su-  
 sciter, elle ne balancera pas à se jeter  
 sur Ulm, & étant maîtresse de cette Pla-  
 ce, qui est à la tête du Danube, tres-  
 facile a fortifier, & au milieu d'un Pays  
 ouvert & fertile, je laisse à juger, ce  
 que deviendront la Suabe, la Franco-  
 nie, & toute la haute Allemagne. Ces  
 raisons, qui sont fondées sur l'experi-  
 ce du passé, doivent faire considerer  
 la restitution de Strasbourg, & de tou-  
 tes les Places que cette Couronne oc-  
 cupe sur le Rhin, & aux environs de-  
 puis Brisac, comme une condition sans  
 laquelle on ne peut traiter avec elle;  
 puis qu'il n'y a que cette seule voye,  
 pour rétablir une seureté de Frontiere.

Outre

Outre ces restitutions, elle offre de  
 faire razer les Ouvrages d'Hunningue,  
 & de Fort Louis, & qui sont deça du  
 Rhin, & ce doit être, si on l'en croit,  
 un grand avantage pour l'Empire, que  
 d'avoir le Rhin pour barriere à l'en-  
 droit qui y correspond. Mais qui ne  
 voit icy, que cette offre ne tend qu'à  
 payer d'apparences, pour sauver des  
 realitez? Car gardant les Forteresses  
 en de là, qui l'empêchera de relever  
 ces Ouvrages, qui sont sous le Canon,  
 toutes les fois qu'il luy en prendra en-  
 vie; puis qu'ayant à la main Hommes,  
 Batteaux, & tout ce qu'il faut pour  
 bâtir, c'est une affaire de six mois tout  
 au plus. Il est vray, que ce sera une  
 contravention au Traité; mais ce n'est  
 pas ce qui l'embarasse; car si l'on n'a  
 pas rompu avec elle pour la prise de  
 Strasbourg, à bien plus forte raison,  
 ne rompra-t'on pas pour un sujet tel  
 que celui là. C'est sur cette tolerance  
 si souvent éprouvée qu'elle conte, &

c'est ce qui fait voir, qu'elle ne songe  
qu'à se prévaloir ici, comme par tout  
ailleurs de ses artifices ordinaires; &  
de la credulité de ceux, avec qui elle  
traite.

Mais on y doit considerer comme  
un dernier effort de tendresse les resti-  
tutions, qu'elle offre à l'Electeur Pala-  
tin, de même que la compensation, à  
laquelle elle s'oblige, des Droits pré-  
tendus de la Duchesse d'Orleans: en  
effét de la maniere dont elle étale ces  
avantages, on diroit qu'il n'y entre  
pas seulement un fond de tendresse,  
mais même un mouvement de charité  
Chrétienne. Mais que rend elle à ce  
Prince? Des monceaux de cendres  
pour des Villes fortes, & opulentes;  
des desers affreux, pour un Pais, qui  
par la beauté de son assiete & par la fer-  
tilité de son terroir, passoit auparavant  
pour le Jardin d'Allemangne; & enfin  
pour des sujéts que l'industrie & le  
Comerce avoient enrichis, une infinité  
de

de malheureux, qui luy seront à charge par la necessité de soulager leur misere. Or si des restitutions telles que sont celles là, peuvent passer ny pour genereuses ny pour Chrétiènes, je m'en rapporte à quiconque y voudra reflexir.

Il n'y a pas plus d'equité à ce qu'elle propose touchant la Lorraine; elle n'offre que ce que le feu Duc n'a pû accepter; c'est à dire le Duché partagé en quatre lambeaux, par les quatre routes qu'elle prétend y retenir, de même que la Ville de Nancy, qui en est la Capitale. Or comme, si ce n'étoit pas assez de l'injustice & de la vanité de ces offres, elle veut s'y réserver de plus les Places de Saar Louïs, de Bitch & de Hombourg, qui sont les seules qui resteroient au Duc pour la seurète de sa personne: de sorte que si elle retient par le Traité à faire avec l'Empire & l'Espagne, Luxembourg, Brisac, Hunningue, Falzbourg, Strasbourg, Fort Louïs & Landau, ce débris de Pais sera

enclavé par tout dans les siens, & par  
 consequent à sa disposition. Mais elle  
 a ses raisons, pour en user ainsi: il luy  
 prendra envie de faire une nouvelle  
 invasion dans l'Empire, ou au Pays Bas;  
 il sera de son interêt de ne rien laisser  
 derriere, ny à côté, qui la puisse in-  
 quieter; & voila le Duc de Lorraine  
 surpris & dépouillé de ses Estats. Il  
 aura, dira-t-on, entretenu des liaisons  
 préjudiciables à la France, avec la Cour  
 de Vienne, & c'est à quoy l'étroite Pa-  
 rente, qu'il y a entre l'Empereur & luy  
 servira toujourns de pretexte. Ensuite  
 quelles avanies ne luy fera-t'on pas  
 pour le contraindre à traiter de sa Sou-  
 veraineté contre des terres de parcil  
 revenu dans le centre du Royaume, &  
 quelles persecutions sur le refus? Elle  
 en a use de cette maniere avec le Duc  
 Charle IV. son Grand Oncle, & elle  
 en usera de même avec tout autre; n'y  
 ayant point d'exception, qui ne doive  
 ceder à sa convenance.

Il faudroit dire quelque chose sur la restitution, qu'elle offre de Montroyal, & de Trarbach demolis: c'est beaucoup de grace dans son sens, que de vouloir faire raser deux Places, qui tiennent l'Electorat de Treves en sujétion, & dominant les deux côtés de la Moselle. Mais, sans considerer icy la Justice qu'il y a dans cette restitution, l'on peut dire, que ce sont deux Garnisons inutiles, qu'elle épargne par la même de Paix: & puis qu'elle pretend garder les Places de Luxembourg, de Saar Louïs, & de Bitch, & de Hombourg, outre celle de Thionville, qui est à tête de cette Riviere, elle ne sera pas moins maîtresse du Pays pendant la Guerre: il luy suffit de payer partout d'apparences; & d'obliger ses Ennemis à luy en tenir compte.

Les secondes propositions, qui contiennent ses intentions à l'égard des autres Puissances, sont encore moins convenables, & moins expliquées. Elle

veut, dit elle, rendre à la Couronne  
 d'Espagne Roses, Belvert, & tout ce  
 qu'elle a conquis en Catalogné pen-  
 dant cette Guerre; & au Pays Bas, les  
 Places de Mons, & de Namur dans  
 l'Estat où elles sont, à quoy elle ajoû-  
 tera de grace celle de Charleroy demo-  
 lie, afin que ces deux premieres Pla-  
 ces servent de barriere, comme devant,  
 aux Provinces Unies; & c'est à quoy  
 se reduisent les premieres preuves qu'  
 elle pretend y donner de son inclina-  
 tion à la Paix. Je ne veux pas discon-  
 venir icy, que la restitution de Roses  
 ne soit utile à l'Espagne; car pour ce  
 qui est de celle de Belvert, elle n'est d'  
 aucune consideration. La premiere  
 peut luy épargner un siege; & un siege  
 en ce Pays là, ne laissera pas de l'emba-  
 rasser beaucoup. Mais de vouloir se  
 faire un merite en vers les Provinces  
 Unies, de la restitution de Mons, de Na-  
 mur, & de Charleroy, même à rendre  
 le dernier avec ses Fortifications, c'est  
 ce



ee dont je ne ſçauerois convenir. Car ſi  
 elle a pû s'emparrer des deux premieres  
 Places à la venue d'une Armée prête à  
 les ſecourir, & malgré toutes les di-  
 versions, qui ſe ſont faites de ſes For-  
 ces en Allemagne, en Italie, & en Ca-  
 talogne, quel fond y peuvent elles  
 faire aujourd huy pour une barriere?  
 Ces offres étoient bonnes à faire, avant  
 qu'elle eut donné de ſi fortes preuves  
 de ſa puiffance; mais à preſent que ces  
 Provinces en ſont ſi convaincuës & ſi  
 juſtement allarmées, il faut de deux  
 choſes l'une; ou qu'elle double, &  
 triple même cette barriere, ou qu'elle  
 prenne le party de la refuſer entiere-  
 ment; puis que de la maniere dont  
 elle attaque, elle peut les reprendre  
 toutes en une Campagne, & avec ce  
 danger de plus, qu'il ne faut que la  
 priſe de l'une de ces Places, pour les  
 expoſer à ſes invaſions: outre que n'y  
 ayant point de Pays, où elle en puiſſe  
 faire avec plus de facilité qu'en celuy

la, par la commodité de ses Places avancées, & de ses Magazins, elle pourra les avoir emporté toutes, avant qu'on se soit mis en état de les secourir. Puis je laisse à penser ce que deviendra le reste, qui ne sera plus qu'un lambeau de Pais également onereux à l'Espagne, & aux Provinces Unies. Il faut donc que la France parle autrement, si elle veut la Paix; mais si elle ne la veut pas, pour quoy se decrier encore plus par des demarches si suspectes.

La seconde preuve, qu'elle pretend y donner de ses intentions pour la Paix, est, à ce qu'il paroît, une renonciation qu'elle offre de ses droits sur les Pays-Bas, en faveur de l'Electeur de Baviere, en cas que l'Empereur fasse la même chose. Il est vray qu'il n'y a rien de si obligant en apparence pour l'Electeur que ces offres, & c'est ce qui surprend; car d'où peut luy venir ce retour de tendresse, elle, qui sur le bruit, qui courût il y a sept, ou huit  
ans,

ans, que l'Espagne luy en vouloit donner le simple Gouvernement, fit d'abord protester par son Ambassadeur à Madrid, que si l'on passoit outre, elle le prendroit pour une rupture. Il faut qu'il y ayt un poison caché sous un relâchement si extraordinaire, & si peu de son style; & il y en a sans doute. Elle seroit ravie de pouvoir par cet endroit rendre ce Prince, qui est belliqueux, suspect à la Maison d'Autriche, aux Estats d'Hollande, & à l'Angleterre, sous apparence de quelque intelligence secreete entre elle, & luy, touchant cette renonciation; car un peu de defiance luy viendroit à propos pour deconcerter leurs mesures; mais l'artifice est trop grossier, pour n'être pas decouvert à la premiere veüe. De tous les Pays de la Succession d'Espagne, il n'y a que les Pays-Bas, qui puissent accommoder l'Electeur de Baviere, comme étant le plus à portée pour en jouir; & il n'y en a point aussi

qui soient plus en venue à la France, tant à cause qu'ils sont contigus, que par ce que leur jonction rend les esperances infallibles, sur tout ce qui est en delà du Rhin. Or la convenance étant égale de part, & d'autre, & la France étant si superieure en Forces, ce Prince ne peut former aucune liaison avec elle à cet égard, qui ne luy soit funeste dans la suite. Mais posons icy, que cette Couronne luy propose avec le têmes un échange de ces Pays, avec le Suntgau, l'Alsace, & tout ce qu'elle possède sur le haut Rhin; car ces Provinces, sont encore plus proches de la Baviere que les Pays-Bas, quelle sureté peut il y avoir pour luy, de rentrer par cet endroit dans son voisinage il peut assez prevoir, qu'elle ne sera pas plutôt maîtresse des Pays Bas, que ce sera à recommencer avec luy, puis qu'il sera pour lors de la convenance de se faire une barriere du Rhin jusq' à la Mer; car une convenance la

con-

conduit toujours à une autre. Non, ce Prince est trop sage, & trop éclairé, pour donner dans ce piège: toute société avec la France, en fait de partage, ou de conquête, ne peut être considérée présentement, que comme celle du Lyon de la Fable, où le plus fort emporte tout.

Je ne diray rien icy des expédiens, quelle propose pour ajouster l'affaire des reunions: cette deputation de Commissaires, & cet arbitrage de la Republique de Venise marquent assez qu'elle voudroit bien y fonder un droit; car tout arbitrage suppose un doute, & ce doute ne peut être qu'en sa faveur; puis que le droit est incontestablement du côté de l'Empire. D'ailleurs il est de sa prudence de ne pas s'opiniâtrer sur la retention de ces Fiefs reunis, puis que demeurant maîtresse de toutes les Places, qui les couvrent, comme elle le pretend, ils seront toujours à sa disposition: il luy suffit de rester en puis-  
 fan-

sance, pour faire suivre l'effet à la commodité.

Les equivalens, que cette Couronne offre à l'Evêque de Liege, en compensation de Dinant, & de Bouillon, tendent à la même fin; car proposer une portion de Plat Pays dans le Duché de Luxembourg, qu'elle pretend retenir, pour deux Places fortes, qui tiennent partie de cet Evêché en sujétion, afin de s'y réserver une entrée libre à la premiere rupture; ce n'est pas un equivalent; c'est un joug qu'elle luy prepare. Pour ce qui est de la restitution qu'elle offre de la Ville, & Château de Huy, l'on juge assez, que voulant vendre Namur à l'Espagne, cette Place qui ne vaut rien, & qui seroit sans communication, luy devient à charge dans une Paix. Mais on fait peut-être tort à la France, de donner un si mauvais sens à toutes ses propositions: on pourroit dire, que la vocation des Evêques étant spirituelle, il est de la piété

pieté d'un Roy Tres-Chrétien, & qui se dit Fils aîné de Eglise, de les décharger, autant qu'il est possible, des soins d'une Jurisdiction temporelle, afin de pouvoir mieux vacquer aux fonctions de leur charge: on voit même, qu'il a déjà établi fort utilement cette reforme dans l'Evêché de Strasbourg, d'où il est à presumer, qu'il ne manquera pas de l'établir aussi dans tout l'Empire, où ce mélange de Jurisdiction ne servira, au dire de ses Ministres, qu'à y multiplier les abus.

L'opiniâtreté, avec laquelle la France insiste à retenir Luxembourg, avec le Duché de son Nom, ne peut pas être interprétée si favorablement, que l'article de l'Evêché de Liege: car c'est à tort qu'elle pourroit la prétendre pour la seurète de sa Frontiere, puis qu'on n'a pû l'entamer par cet endroit à la derniere Guerre, quoy que cette place fut encore à l'Espagne. En effet ayant Thionville, pour couvrir la

la Moselle ; Verdun , & Sedan pour couvrir la Meuse ; Longwy , & Montmedy dans l'entredeux , toutes Places fortes par art , & par assiete ; & Mets plus en dedans , pour servir de Place d'assemblée ; Je ne sçait ce qu'elle y pourroit apprehender : car pour ce qui est des courses , à moins qu'elle ne la renferme par une muraille , comme les Chinois firent autrefois , elle ne les empêchera jamais. Mais ce n'est pas le nœud de l'affaire ; Luxembourg couvre les Electorats de Treve , & de Cologne , les Duchez de Juliers , & de Limbourg , & tout ce qui est de l'Evêché de Liege en deça de la Meuse : il n'y a point de Place à plus de vingt lieues d'Allemagne en de là , qui luy puisse resister un jour ; & c'est une assez grande étendue de Pais , pour être digne de son ambition. Il ne s'agit donc plus , que de voir , si les Alliez ne s'opiniatreront pas de leur côté , à ravoir cette Place , qui leur est si impor-  
tan-



rante, & qui leur à été enlevée par un  
 fedifrage si enorme. Du moins peut  
 on dire, que, puis qu'il n'y a que la  
 France seule qui trouve sa convenance  
 dans la Paix après l'avoir rompuë, il se-  
 roit plus que juste qu'elle la payât par  
 la restitution de tout ce qu'elle leur  
 a pris: outre qu'il ny a plus que cette  
 seule voye, pour les persuader de la  
 sincerité de ses intentions.

Ce qui me surprend est, de ne rien  
 voir de positif dans ces Propositions  
 pour le Duc de Savoye; quoi que le  
 rang, qu'il tient parmi les Alliez, le  
 fasse assez distinguer, pour y meriter  
 une place: il est vray qu'il entre naturel-  
 lement dans ce qu'elle marque à la fin,  
*à sçavoir que, Pour terminer tous les  
 differents avec les autres Puissances,  
 elle conviendra des Propositions ju-  
 stes, & raisonnables, qui lui se-  
 ront faites de leur part, ou en leur  
 faveur.* Mais quel fond y a-t-il à fai-  
 re

sur des assurances si vagues, & si cō-  
 fuses? sur quoy je ne puis m'empêcher  
 d'admirer la subtilité misterieuse de sa  
 conduite: elle ne fait aucune demar-  
 che, qu'elle ne se tienne en mesure  
 pour avancer, ou pour reculer selon  
 que la chose tournera. *Elle coviendra,*  
 dit elle, & c'est faire un grand pas; mais  
 de quoy? *De propositions justes, &*  
*raisonables,* & c'est là la reserve: car  
 qui établira icy cette raison? Si ce sont  
 les Mediateurs, peut on se flatter, qu'ils  
 ayent assez d'autorité sur elle, pour  
 l'obliger à des Conditions, qui ne so-  
 yent pas de sa convenance? cette au-  
 thorité doit être soutenue par la Force,  
 & en qui des Mediateurs la trouvera-  
 t-on? Que si c'est elle même, qu'y a-  
 t-il à esperer pour le Duc de Savoye,  
 après la conduite, qu'elle a tenuë tant  
 avec luy, qu'avec tous ceux qu'elle  
 a pû opprimer? Son sort, si on l'en-  
 croit, ira bientôt de pair avec celuy des  
 Ducs de Lorainc. II

Il y auroit diverses autres remarques à faire, sur tout le tissu de ces deux propositions; car à peine s'y trouve-t-il une période, qui n'en veloppe quelque artifice, soit dans la substance lors qu'elle paroît s'enoncer le plus clairement ou dans l'explication lors qu'elle y laisse à deviner; du moins peut on dire qu'il n'y en a point, qui ne demande des éclaircissemens ulterieurs, & ces éclaircissemens à tirer, tendent à une Assemblée, dans laquelle elle se flatte de brouiller infailliblement les Alliez: aussi voit on qu'elle en fait infinüer la necessité dans toutes les Cours, & que pour y attirer les plus scrupuleux, elle y fait esperer sous main des conditions plus favorables. Mais qui peut la leurs conseiller, après le funeste exemple de celle de Nimegue? Il ne m'appartient pas de prescrire icy des regles pour la negociation; mais qu'on la tourne comme on voudra, il est certain, qu'il ny a que deux moyens

moyens pour y éviter la surprise: Le premier est, que la France propose au préalable de telles conditions aux Alliez, que chacun y trouve sa convenance pour être entière, doit s'étendre à une restitution en general de tout ce qu'elle a usurpé sur eux, ou du moins à un rétablissement de Frontiere, qui les mette à couvert de ses invasions; & le second, qu'avant toute Assemblée on soit convenû par voye de Mediateurs, des Conditions les plus essentielles du Traité de sorte que quand on viendra à s'assembler, il n'y ayt plus qu'à y donner la forme, & à le signer: toute autre voye est l'écüeil de la Ligue, & la perte de ses avantages à esperer. Or s'il conste par la teneur de ces deux Propositions, que la France ne songe à rien moins qu'à accorder des Conditions raisonnables, & si la crüelle experience de ce Regne nous fait voir à l'œil, que toute Paix avec elle est plus dangereuse, que la Guerre même: il

s'en-

s'ensuit qu'il n'y a que les armes qui puissent procurer la fin que l'on propose, (a) qui est une Paix generale, seure, & glorieuse.

Je prévois, qu'à cette conclusion changera quantité de Gens, qui seront prévenus d'un sentiment contraire, soit qu'ils n'en envisagent pas assez la nécessité, ou qu'ils se figurent des avantages particuliers dans la Paix. Quel moyen, me diront ils, de continuer plus longtems la Guerre, puis que les Etats qui doivent fournir à la dépense, sont entièrement épuisez, les Hommes & les Chevaux tres difficiles à trouver, & les Pays qui y doivent servir de Theatre, saccagez dez le commencement par l'Ennemy? Ensuite que ne publieront ils pas des avantages de la France, & de tous les defauts qu'ils auront remarquez dans la conduite des Alliez: d'où ils

(a) *Pace suspecta, tutius Bellum.*  
Tac Hist. 4. 49.

ils conclüeront, que puis qu'elle veut la Paix, toute triomphante qu'elle est, il faut la recevoir à ses offres, de peur que de nouvelles Victoires ne la fassent changer de sentiment. Ces raisons paroissent à la verité fort plausibles, mais on me permettra de dire icy, qu'elles ne sont plus de mise, dans les extremitez, où l'on se trouve, & je crois l'avoir prouvé par des demonstrations, aux quelles il n'y a point de replique. Ce n'est pas par la restitution de quelques Places, que l'on peut se garantir des insultes de la France, puis qu'il ne luy faut que trois Campagnes, & une conjoncture favorable, pour les reprendre toutes: (a) c'est par la continuation de la Guerre, qu'il faut tâcher de détruire ces grands ressorts, dont j'ay parlé cy-devant, & qui font l'établissement de sa puissance; sans quoy l'on n'aura fait que couvrir un feu toujours prêt à se rallumer, & dont l'impetuosité sera d'autant plus à craindre, qu'elle

écla-

éclatera lors qu'on y pensera le moins. On voit même que la France y risque le tout pour le tout; & c'est peut-être plus en veüe de sauver l'autorité, & la reputation du Gouvernement au dedans, que les avantages de la Couronne au dehors; le premier luy étant le plus nécessaire, pour maintenir le Corps de l'Etat sur ce pied de violence, où les deux derniers Regnes l'ont établey; seure que si elle peut l'y maintenir, rien ne sera capable de la traverser, pour suite de ses vastes desseins. Or on sçait quels sont ses desseins; car elle ne les a que trop découverts, & sur l'Empire, & sur la Monarchie d'Espagne; tout le reste ne sera que dépendance, & que réunion: on sçait aussi par quelles voyes elle les dirige, & en Paix, & en Guerre; & c'est ce qui doit faire fremir de peur tous ceux qui par une fausse idée du repos, se laissent entêter à contetrens du desir de la Paix: car où

trou-

el veut  
 le est,  
 e peur  
 assent  
 ions  
 ibles,  
 e icy,  
 ns les  
 e crois  
 tions,  
 lique.  
 quel-  
 rantir  
 'il ne  
 e une  
 pren-  
 inua-  
 er de  
 nt j'ay  
 olisse-  
 y l'on  
 jours  
 tuosi-  
 u'elle  
 écla-

trouver ce repos, si (a) la Paix nous a fait ressentir jusqu'à present tous les maux d'une Guerre la plus funeste? & si l'on en prevoit d'autres en consequence de cellecy qui seront sans remede? On y voudra desarmer pour épargner la depence, & c'est ce que la France ne scauroit plus faire, sans courir risque d'une Guerre intestine? car que faire de ses vieux corps, qui accoûtumez au pillage, & à la rapine dans le Pays ennemy, sont devenûs incapables de tout autre exercice, que de celuy de la Guerre? Et à quoy employer cette multitude prodigieuse d'Officiers, que la passion de s'avancer a ruiñez, & qui reduits à une petite pension, ne serviront qu'à remplir le Royaume de vols & de brigandages? Mais ce n'est ny son interêt, ny son intention de desarmer; si elle reforme ses

(a) *Pacis nomine involutum Bellum.* Cic. Phil.



ses nouvelles Troupes, & ses Milices, ce sera avec cette precaution, que les noms, & les demeures étant enregistrez, elles seront prêtes à se rassembler au premier ordre. Or si la France a de si fortes raisons de se tenir armée, par les veües dont j'ay parlé cy-devant, & s'il y entre de plus l'impossibilité de desarmer, je demande à ces esprits pacifiques, si les Alliez pourront reformer leurs Troupes, & ne le pouvant pas, s'il y a de l'épargne à se laisser lier par une Paix, qu'elle rompra infailliblement dès qu'elle y trouvera son avantage? Une des principales raisons, qui firent precipiter le Traité de Nimegue, fût la consideration de l'épargne, la depense de la Guerre paroissent excessive, on n'y pouvoit plus tenir. Mais qu'y a-t-on gagné? N'a-t-il pas fallû se tenir armé, munir toutes les Places frontieres de fortes garnisons, & en un mot y continuer des depenses, que l'on auroit pû épargner

G

dans

dans une Paix avantageuse, telle qu'on l'auroit faite, si l'on se fut bien entendu? Ensuite de quelle utilité ont été toutes ces depenses? la France a-t-elle manqué de se prevaloir de toutes les occasions de s'aggrandir? & après luy avoir laissé prendre tous ses avantages, a-t-on pû eviter la necessité d'entrer en Guerre avec elle, puis que c'est elle même qui l'a déclaré? Or s'il est vray que les depenses de cette Guerre surpassent de beaucoup celles de la precedente, comme il n'est qu' trop constant, on en peut inferer hardiment, que celles de la premiere iront à l'Infiny; puis que cette Couronne y conservera ses avantages, & de plus, des armemens plus formidables, qu'ils n'ont jamais été: outre qu'elle ne trouvera peut être jamais un si grand nombre d'Ennemis à combattre. C'est ainsi qu'une fausse ombre de Paix, conduit par degrez à une vraye, & indigne servitude.

Il est

Il est vray, que les Sujets de l'Empe-  
 reur sont le plus à plaindre dans cette  
 conjoncture ; car outre ce qu'ils four-  
 nissent pour la Guerre contre la Fran-  
 ce, ils doivent en soutenir eux seuls  
 une contre le Turc, qui les épuise de-  
 puis dix ans, & à laquelle il n'y a po-  
 int de fin. Mais que ne doivent ils pas  
 faire pour en sortir heureusement, à  
 quoy il paroît une disposition si favo-  
 rable ? Il n'y a de Paix à esperer avec  
 la France, que dans son humiliation,  
 elle tient ouvertement avec le Turc  
 dans cette Guerre, & les communs  
 efforts de ces deux Ennemis jurés ten-  
 dent également à leur oppression : ain-  
 si puis que le dernier est déjà humilié,  
 il ne s'agit plus que de l'autre, & il ne  
 le peut être que par la continuation de  
 la Guerre. Ensuite peuvent ils dire,  
 que ce qu'ils ont payé pour l'entretien  
 de ces deux Guerres, arrive à la fixié-  
 me partie de ce que les François ont  
 dû payer, pour soutenir dans une cau-

qu'on  
 nten-  
 ont été  
 t-elle  
 s leg<sup>s</sup>  
 es luy  
 tages,  
 ttre  
 st elle  
 t vray  
 e sur-  
 prece-  
 o con-  
 ment,  
 l'Infi-  
 y con-  
 des<sup>s</sup>  
 a'ils n'  
 trou-  
 nom-  
 C'est  
 Paix,  
 & in-  
 Il est

se si injuste le faste, & l'ambition de leur Roy; ny aussi s'il égale ce que les Anglois, & les Hollandois, qui sont de moitié, y contribuent pour leur part; en quoy ces deux Nations leurs font voir par un exemple, qu'on ne peut assez louer, combien l'intérêt de l'Estat leurs est cher, dans une si importante conjoncture. Ils me repliqueront sans doute, que les Conquestes d'Hongrie sont mal assurées, qu'il ne faudroit aux Turs que le gain d'une Bataille, pour reprendre Bude, & peut-être même toutes les autres Places, qu'ils ont perduës, comme étant encore en desordre, & peu pourvûes de monde: au lieu, que si l'Empereur avoit la Paix avec la France, quand même il seroit seur, que celle cy la dût rompre bientôt après, il luy suffiroit, du peu d'interval, qu'elle luy laisseroit, pour tourner toutes les forces de ce côté là, & y faire passer celles de l'Empire, qui se trouveroient desoccupées; ce qui luy

luy donneroit jour à reprendre Belgra-  
 de, & à faire ensuite une Paix seure,  
 & glorieuse avec eux. Ces veües sont  
 à la verité fort apparentes; mais je sou-  
 haiterois de sçavoir d'eux, s'ils sont  
 fort seurs que cette Couronne, qui se  
 trouvera oysive par la même raison, ne  
 redoublera pas son assistance à un Allié,  
 qui luy est si cher, qu'elle à instigue  
 elle même a leur perte, qu'elle a tant  
 d'interét de cōserver, & qui n'a été mal-  
 heureux, que pour avoir suivy ses im-  
 pressions? Car pourquoy avoir rompu  
 la Treve avec l'Empereur, & l'Empi-  
 re, dont les Conditions luy avoient  
 été si favorables, si ce n'étoit dans le  
 dessein de relever ses esperances, après  
 la prise de Belgrade? Et pour quoy a-  
 voir enchery dans cette Rupture, sur  
 toutes les cruantez, qui sont ordinai-  
 res à cet Alié, si ce n'étoit pour faire  
 voir à toute l'Europe, qu'étant unis  
 si étroitement pour une même fin, ils  
 ne devoient pas l'etre moins dans les

voyes pour y arriver? Mais posons icy, que la France s'obligé par le Traité à faire, de ne luy donner aucun secours, ny direct, ny indirect; quelle confiance peut on prédre dans cette obligation, elle qui est en possession, & qui croir même être en droit de n'en tenir aucune? Elle a trompe l'Espagne par des promesses toutes semblables au Traité de Vervins, & à celuy des Pyrénées, & elle ne manquera pas d'en user de même avec l'Empereur en celuy cy. Or comme les Hollandois, & les Portugais ne se mirent pas fort en peine, de s'y voir abandonnez, assures qu'ils étoient sous main de la continuation de ses secours; aussi voit on que les infidels, qui ne peuvent ignorer ses demarches pour la Paix, ne s'y mettent gueres plus; d'où il est aise de juger, qu'ils ne sont pas moins seurs de son assistance, & c'est à quoy il faut prendre garde. Peut-être ne leurs enverra-t-elle pas des Troupes  
en

en Corps, afin de sauver les apparences; mais ce sera la même chose, si elle les renforce de plus grande quantité d'Officiers, d'Ingenieurs, & d'Argent, car c'est ce qui leurs manque.

Pour revenir à l'épargne, il n'y a personne, qui ne convienne avec moy, qu'il en a infiniment plus à soutenir un surcroit de depence, qui ne va qu'à un an ou deux tout au plus, qu'à en soutenir une réglée, qui peut durer à l'infiny, & c'est ce dont il s'agit presentement. Cette Guerre à y redoubler ses efforts, ne peut aller qu'à une ou deux Campagnes de plus, car la France en souffre plus qu'aucun de tous les Estats, qui y sont engagez, on s'aperçoit même, que ces grands ressorts, qui luy donnoient un mouvement si rapide, commencent à se relâcher, que la misere y est generale, & qu'il a fallu faire les dernieres efforts, pour presser les Armemens de cette campagne. Or il est certain, que la Paix,

sur les Conditions qu'elle propose, la fait rentrer dans son fort, puis qu'elle luy sert à retablir ses Forces, à dissiper ses Ennemis, à se rendre plus formidabile dans la suite. Il faut dit Polybe, que ceux qui gouvernent les affaires, prennent bien garde dans quel esprit un Ennemy veut finir la Guerre, où établir une alliance; si par un intérêt de ceder au temps, ou par un véritable sentiment de Paix, se trouvant abattu? afin qu'ils se défient des premiers, comme étant des (a) Ennemis caches, & qui sont toujours au guet pour profiter de l'occasion. Or c'est dans ce même esprit, que la France pretend traiter avec les Alliez, il luy faut un peu de repos pour se remettre, & c'est ce qu'elle y obtient, sans rompre lors qu'elle y trouvera son avantage. Qu'ils ne se trompent donc pas; il faut qu'ils

(a) *Tanquam subsessores, & insidiatores temporum. Lib. 3. c. 12.*



qu'ils fassent la Guerre à la France. ou  
 elle la leurs fera, & qu'ils la mettent  
 pa là hors d'état de leurs faire du mal,  
 ou elle leurs en fera toujourns.

Enfin quand il n'y auroit icy que la  
 Justice de vanger ces incendies, ces sa-  
 crileges, & ces crüautez execrables,  
 dont elle a desolé dans cette Guerre ces  
 belles Provinces d'Allemagne, où ses  
 Armes ont pû penetrer; il est certain,  
 que ce seroit assez pour y faire entrer  
 toute l'Europe, par un interét general  
 de sauver à la posterité l'enormité de  
 l'exemple. Quoy la France aura pû in-  
 citer le Turc à la Conquête de la Hon-  
 grie, & de l'Empire; puis sur le mal-  
 heur du succes, reveler ses esperances  
 par une infraction la plus enorme, qui  
 fut jamais. Elle aura pû, dis-je, ou-  
 tre, l'indignité de l'Alliance, & l'in-  
 jure de l'infraction, mettre tout à feu;  
 Villes, Eglises, Bourgs, Palais, Châ-  
 teaux, & en un mot, tout ce qui se fe-  
 ra presenté à la fureur de les Incendiai-  
 res,

se, la  
 u'elle  
 siper  
 nida-  
 lybe,  
 affai-  
 el e-  
 erre,  
 n in-  
 a ve-  
 vant  
 pre-  
 emis  
 guet  
 c'est  
 ace  
 luy  
 tre,  
 om-  
 age.  
 faut  
 u'ils  
 in.  
 2.

res, enveloper Hommes, Femmes, & Enfans dans les flammes, profaner le Santuaire par une infinité de Sacrileges, & d'abominations, & se faire honneur, pour ainsi dire, du renversement de toutes les Loix divines, & humaines. Oüi elle aura pü commettre toutes ces enormitez de volonté deliberée, & dans un Pays où elle ne trouvoit aucune resistance, sans que toute l'Europe se soit unie pour entirer une vengeance exemplaire: au contraire il aura fallü qu'elle ayt menacé les uns, & attaqué les autres, comme pour infulter à leur insensibilité; & après tout, on aura eu la lâcheté, même sur le declin de sa fortune, de luy accorder la Paix, aux Conditions qu'il luy aura plü de prescrire. C'est ce que l'on aura peine à croire dans les Siecles à venir. Mais s'il y en a, qui doivent être touchés d'un plus juste sentiment de vengeance, ce sont tous les Princes de l'Empire en general, comme étans du  
sang

sang de ces grands Empereurs, dont  
 ils ont vû profaner si indignement  
 les cendres, & les tombeaux, à Spire;  
 il y en a peu, qui n'en soient issus,  
 puis que ces Empereurs ont tous été  
 des plus Illustres Maisons d'Allema-  
 gne, & parmy ceux cy deux plus con-  
 siderables, qu'il y ayt eu de la Mai-  
 son d'Autriche: aussi est il à croire,  
 qu'une profanation si atroce, & si in-  
 jurieuse, aura fait bouïlloner ce sang  
 dans leurs veines, par une impression  
 que la nature y a dû faire; d'où il est  
 à presumer, qu'ils ne poseront les Ar-  
 mes qu'après l'avoir vangé hautement,  
 & satisfait en même temps à ce qu'ils  
 doivent à leur naissance, à leur patrie,  
 & à la gloire de l'Empire, qui a été si  
 prostituée dans cette occasion.

Mais que l'on seroit heureux, s'il  
 ne s'agissoit icy que de vangeance, &  
 de represaille, il y auroit des voyes  
 pour composer l'affaire à l'aimable, &  
 l'Empire seroit peut-être le premier.

es, &  
 ner le  
 crile-  
 hon-  
 ement  
 umai-  
 e tou-  
 berée,  
 it au-  
 Euro-  
 e van-  
 il au-  
 ns, &  
 inful-  
 out,  
 le de-  
 der la  
 aura  
 n aura  
 venir.  
 etou-  
 e ven-  
 es de l'  
 ns du  
 sang

à y entrer; il s'agit de l'esclavage ou de la liberté de toute l'Europe, & cette Guerre en doit décider. Il a fallu que la France ayt convaincu tous les Alliez de l'iniquité de ses Maximes, qu'ils en ayent éprouvé tous, & chacun en particulier mille funestes effets, & qu'enfin le danger commun les ayt unis, par une nécessité inevitable de se défendre: il a fallu, dis-je, que cette Couronne ayt attaqué les uns de gayeté de cœur, & menace les autres après quarante ans d'injustices, de violéces, & d'usurpations, pour former une Ligue si juste, & si nécessaire. Ensuite de combien d'incidens n'a-t-il pas fallu que cette Ligue ayt été précédé etant pour la former, que pour l'affermir; le Gouvernement d'Angleterre renversé, le Roy Jacque retiré en France, & le Roy Guillaume sans succession; toutes conjonctures favorables pour cet effet: car le Roy Jacque s'étant rendu plus suspect aux Anglois par cette retraite,

traite,

traite, & la France leurs étant d'ailleurs  
 si formidable, ils se trouvent dans l'  
 obligation de soutenir de toutes leurs  
 forces leur nouveau Roy; & d'un au-  
 tre côté celuy cy étant sans Enfants,  
 toute la defiance des Hollandois cesse  
 à son égard, & c'est ce qui les met plus  
 en état de diriger toutes leurs Forces  
 à la defence de leur cause comūne. Or  
 comme on ne peut compter à l'avenir  
 sur de pareilles conjonctures, puis que  
 c'est le hazard qui les a fait naître; il est  
 d'une necessité absolue de se prevaloir  
 de celle cy, qui ne retournera peut-  
 estre jamais. On voit qu'il n'y a ny Paix  
 ny repos à esperer avec la France, que  
 dans sa propre humiliation, que toutes  
 les Paix precedentes n'ont servy, qu'à  
 surprendre la credulité de ses Voisins,  
 & qu'elle ne tend dans celle cy qu'à  
 desunir la Ligue, exciter de nouvelles  
 broüilleries dans tous les Estats, qui  
 la composent, & à se preparer à de  
 plus grandes entreprises. Ainsi si le  
 dan-

danger y continuë, & s'il y devient même beaucoup plus grand, il faudra s'y tenir armé, & en ce cas quelle épargne peut-on s'y promettre? La Paix, dit Guicciardin, (a) est sainte, & desirable lors qu'elle n'augmente pas le peril, & lors qu'elle donne moyen de vivre en repos, & d'épargner la depense; mais lors qu'elle produit des effets tout contraires, c'est une Guerre pernicieuse, couverte sous le nom de Paix, & du venin mortel sous l'apparence d'un medicament salutaire. Telle est la Paix que la France propose, plus pernicieuse dans ses fins, que la plus crüelle Guerre. (b) C'est aussi de ces sortes de Paix, dont Plutarque (c) nous represente le danger; ceux,

(a) Lib. 5.

(v) *Arma aperta palâm vites; fraus, & dolus occulta eoque inevitabilia.* Tac. Hist. 4. 24.

(c) In Pyrrho.

ceux, dit il, dont l'ambition ne peut être bornée par des Mers, par des Montagnes, ny par de vastes Deserts, ne pourront jamais s'abstenir de faire du mal; car estant nez avec une ambition insatiable, & ne songeant qu'à s'étendre par toute sorte de voyes, ils doivent estre comme Ennemis en tout temps; aussi si servent ils indistinctement des noms de Paix, & de Guerre comme d'une monnoye qu'ils font courir selon leur propre utilité; moins à craindre dans une Guerre ouverte, que lors qu'au milieu d'une Paix ils exercent une injustice sourde, & oisive sous le nom de Justice, & d'Amitié. Telle est la France à l'égard de ses Voisins au milieu de la Paix: que si l'on y joint le danger inevitable de ses ruptures, & les crüautez si enormes, dont elle les accompagne, on trouvera, qu'il n'y auroit point d'autre party à prendre dans cette conjoncture que celui, auquel Procope semble nous inviter

inviter

inviter par ses paroles: (a) *Pacis fœdera solvere, nihil aliud esse quis dixerit, quàm hominum cultum in ferarum vitam commutare: nam si dissidentes nunquam convenirent, infinito omnino bellum esset: quod si finem non est habiturum, de statu hominum ac naturæ eos, qui in illo occupantur, decorum est dimovere.*

Mais ce n'est pas là l'intention des Allies, ils auroient horreur de luy rendre mal pour mal, quelque Justice qu'il y ayt; & s'ils continüent la Guerre, ce n'est que pour l'obliger à des conditions plus equitables; affin qu'il y ayt un rétablissement de Frontieres, sans lequel il n'y a ny repos ny seureté à esperer avec elle. C'est là l'unique venüe qu'ils s'y proposent; & puis que la France en doit connoitre elle même la Justice, & la necessité, il y a lieu

(a) *De Bello Persarum. Lib. 2.*



lieu d'esperer, que si l'on se tient  
ferme & uny, elle n'attendra pas  
les extremittez pour s'y  
rendre.

F I N.



s fa-  
quis  
m in  
am se  
rent,  
quod  
statu  
n illo  
vere.  
es Al-  
endre  
qu'il y  
e, ce  
ondi-  
y ayt  
fans  
é à es-  
venie  
que  
e mé-  
il y a  
lieu  
b. 2.

... de l'année, par le Roi de France  
... elle n'est pas  
... pour  
...  
...  
...

F I N



16  
17



M

I

L

D

N

*Vic*

PA

CH

Th 4709

VD 17 M.C.



Inches 1 2 3 4 5 6 7 8  
Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20

# KODAK Color Control Patches

© The Tiffen Company, 2000

# Kodak

LICENSED PRODUCT

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

